Fuir encore

Roman

Nicolas Jousse. Maison de Charry. 195 chemin du Carbonier.
46800 Montcuq en Quercy blanc
06 28 05 80 31. nj@nicolasjousse.com

1.

Nahël courait dans la lumière déclinante. Chaque foulée augmentait sa rage. Ce n'était plus cette fureur qui lui avait fait perdre la tête en quittant la maison des parents de Jade. L'afflux d'air dans ses poumons le rendait maintenant plus maître de lui. Il se sentait poussé par une colère froide et lucide.

Les policiers l'avaient finalement laissé repartir. Ils n'avaient de toute façon fait appel à lui qu'en tant que témoin. Ils ne l'avaient pourtant pas autorisé à approcher la jeune fille. De la porte du salon, Nahël avait dû se contenter de lancer à Jade quelques banales paroles de réconfort. Encore choquée, assise sur le canapé en compagnie d'une adjointe en calot bleu, elle n'avait pas réagi. Le lieutenant qui avait questionné Nahël continuait son enquête auprès des parents de Jade dans la cuisine. Ces derniers, Nahël les rencontrait pour la première fois alors qu'il fréquentait leur fille depuis un an. Ils l'avaient pourtant toisé sans un mot. Nahël regagna le trottoir sous la conduite des gardiens de la paix qui étaient allés le chercher au Jimi. Contrairement à leur supérieur, un trentaine aux allures d'étudiant, les deux policiers s'adressaient à lui sur un ton légèrement sarcastique. Ils remontèrent dans leur voiture sans lui proposer de le raccompagner. Aucune

importance. A peine les feux arrière de leur véhicule avaient-ils disparu qu'il courait déjà.

Il n'avait rien dit au lieutenant. Question d'habitude, mais aussi de sécurité pour sa mère et sa sœur. Tant qu'il respectait les règles, elles ne couraient aucun danger et l'épouse d'Abdel étant une cousine, le caïd hésiterait avant de s'attaquer à sa propre famille. En revanche, rien n'empêcherait Nahël de retrouver ses hommes de main qui avaient brutalisé Jade dans une impasse. Simulacre de viol. Et ils ne s'en seraient sans doute pas tenus là si un automobiliste qui cherchait une place de stationnement ne les avait surpris. Grâce à la description du lieutenant, Nahël les avait aussitôt identifiés. Des types sadiques et sans scrupule. L'un d'eux, Salim, avait été dans la même classe que lui pendant une année au collège Jean Monet. Adolescent déjà plus grand et plus massif que la plupart des adultes, il avait été renvoyé pour racket au bout de quelques mois.

Les poings de Nahël pilonnaient la nuit. Ses genoux s'enfonçaient déjà dans le ventre de ses ennemis. Il frappait avant même de les avoir devant lui. S'en prendre à Jade ! La honte lui brûlait les joues. S'ils pensaient que servir des verres et organiser des concerts faisait de lui un lâche, ils allaient vite déchanter. En même temps, par vagues glaçantes, la peur remontait le long de ses jambes. La violence ne lui était pas familière. Dans la cité où il avait passé sa jeunesse, elle couvait sans cesse et sa vie s'était construite comme une partie de cache-cache avec elle. Mais aujourd'hui comment ne pas y avoir recours ?

C'était le début d'une douce soirée printanière. Les fleurs blanches des cerisiers chatoyaient dans la pénombre. Nahël longeait les jardins du quartier résidentiel où habitaient les parents de Jade. Sur son passage les chiens se jetaient contre les grillages. Il les laissait un à un derrière lui, sautait par-dessus les poubelles, enjambait les parechocs. Arrivé aux Gourmettes, il poursuivit sa course au milieu de la chaussée. Une décapotable le frôla. Le

chauffeur ralentit, l'invective aux lèvres, il reprit aussitôt de la vitesse en découvrant l'expression farouche du coureur. Autour de la cathédrale, les touristes s'écartèrent et suivirent du regard sa haute silhouette qui s'enfonçait dans les ruelles. Quelques passants le dévisagèrent, tentant de le reconnaître. Puis il bifurqua derrière les voies de chemin de fer, du côté des hangars réhabilités dont chaque façade luisait de faïences roses et beiges, vestiges d'une industrie florissante. Sans ralentir il s'engouffra dans le Jimi.

Il ne s'arrêta que le temps de boire un verre d'eau, de fouiller dans le tiroir des accessoires de vélo, de caler une chaîne contre son ventre dans la poche de son sweatshirt, de sortir le VTT. En une fulgurance, la salle lui apparut comme le prolongement de son être. Elle avait rendu réels ses rêves les plus chers. Il ne la reverrait sans doute jamais. C'était pourtant en elle qu'il avait investi toute l'énergie, tous les espoirs des derniers mois. Pour ouvrir ce bar atypique, il avait arrêté son travail chez Motolex, interrompu les cours du soir à l'université et vendu sa voiture fétiche, l'antique Cruiser dans laquelle il sillonnait avec Jade les petites routes de campagne. Une verrière couronnait cet ancien atelier de ferronnerie, tel le dôme d'une chapelle décadente. Un escalier en colimaçon menait à la galerie du premier étage et à sa chambre. Par la porte entrouverte il distingua son lit et l'empilement des livres sur une table à tréteaux. L'enduit de chaux ondulait au gré des traces d'impact sur les murs. En bas, sous la verrière, Nahël avait laissé un établi et deux lourdes presses noires entre les tables bistrot. Jimi Hendrix trônait sur le mur face au comptoir, imperturbable et hiératique du haut d'un poster de quatre mètres sur deux. Un dernier regard sur son idole et Nahël repartit.

Il refit à vélo une partie du trajet en sens inverse. Il avançait maintenant au rythme cadencé du pédalier. Son allure était plus constante, sa respiration plus régulière. Il prenait son temps aux carrefours, ralentissait à proximité des restaurants, inspectait les terrasses. Il s'arrangeait pour rester invisible, guettant à l'angle d'une rue, à l'affut derrière un camion de livraison. Parfois,

en dépit de sa détermination, une hésitation, une ultime appréhension semblait le ralentir. Il repartait de plus belle. La colère, le désir de vengeance et la peur étaient peu à peu relégués au second plan. Il savait qu'il devait compter sur la chance, mais aussi sur son intuition. Seule la traque occupait désormais son esprit, la certitude de les débusquer. Il pédalait comme en état d'apesanteur, porté par la confiance en son instinct.

Place Vauban, il crut les voir. Il se faufila sans bruit entre deux voitures en stationnement, mais les hommes qui gesticulaient sur le trottoir n'étaient que des fêtards un peu agités. Comme s'ils avaient pressenti un danger, ils se retournèrent d'un bloc et lui jetèrent un regard rancunier.

Sans s'attarder, il continua sur les pavés de la vieille ville en direction de la gare, leur quartier de prédilection. La capuche sur le crâne, il pédalait en danseuse pour amortir les cahots. Il roulait lentement, revenait en arrière. D'anciens collègues de Motolex le hélèrent. Il les dépassa sans répondre, courbé sur le guidon. Les deux malfrats allaient finir par se montrer. Il devrait saisir l'occasion sur le champ, au moment même où ils sortiraient d'un bar par exemple, une brève traversée de trottoir, à peine quelques secondes.

Or, quand il les vit, ils ne se pressaient pas. Salim descendait les trois marches d'un petit bureau de tabac, une cartouche de Marlboro sous le bras, dans la main droite un paquet déjà décortiqué. Il glissait une cigarette entre ses lèvres épaisses d'un air d'extase, plissant les paupières comme s'il avait longuement attendu cette jouissance. Il rejoignait à pas lents Luc immobile sous un lampadaire, les épaules étroites, le regard songeur au ras du trottoir, pourtant manifestement sur le qui-vive. Légèrement à l'écart, à l'orée du cercle de lumière, un inconnu à la face ronde et blafarde sous de longs cils noirs. Lugubre figure de clown. Sans doute un acolyte. Nahël pila derrière une fourgonnette au plateau surélevé.

Durant quelques secondes, il jaugea les trois hommes sur l'îlot de bitume faiblement éclairé. Ses jambes qui ne poussaient plus sur les pédales lui parurent moins fermes. Maintenant qu'il les avait retrouvés, était-il capable de mettre son plan à exécution ? Ses mains se crispèrent sur les poignées du vélo. C'était une chose de s'être frotté adolescent aux bandes des cités voisines et d'avoir le plus souvent su se faire respecter. C'en était une tout autre de tendre un guet-apens à des professionnels armés et sur leurs gardes. Un instant encore, il hésita en scrutant leurs gestes et leurs visages de durs. Mais s'il ne se vengeait pas, ils le tiendraient éternellement pour un faible. Leurs exigences n'auraient plus de limite. Sa main droite lâcha le guidon. Dans sa poche ventrale, ses doigts se refermèrent sur les maillons de métal. Il sortit la chaîne, en trois tours de poignet l'enroula autour de son poing.

Il se redressa sur la pointe des pieds, en extension sur les pédales. Une profonde inspiration, le temps sembla se figer. Il ne reprit son cours qu'à la première poussée, au premier tour de roue. Ils ne le voyaient pas encore. D'un bond, Nahël franchit le caniveau. Luc capta sans doute un son, un reflet du lampadaire sur le cadre de la bicyclette. Il esquissa une volte-face, la main à hauteur du holster sous sa veste. Ce fut en premier sur lui que s'abattit le poing cerclé d'acier. Le coup partit de loin, sa puissance amplifiée par la vitesse du vélo. Luc le reçut sur le côté de la mâchoire et tomba aussitôt comme un piquet, les jambes raides, nouvel obstacle que Nahël dut contourner pour atteindre Salim. Une brève lueur d'égarement flottait dans les prunelles du pachyderme, moins vif que son complice. Instinctivement il se ramassa sur lui-même, bloc imprenable à l'exception d'un bout de crâne que la chaîne enroulée sur la main de Nahël prit pour cible. Au premier coup ce dernier bénéficia de son élan. La tête de Salim rebondit. Mais après le second, moins ajusté, son poing gauche fusa comme une pierre. Un picotement remonta dans les sinus de Nahël. Sa vue se troubla. Un filet de

sang chaud ruissela de ses narines à ses lèvres. Déséquilibré, il parvint pourtant à poser un second pied sur le sol et riposta en enchaînant les directs. Tous atteignirent Salim sur le front avec une telle violence qu'il fut projeté en arrière, la tête au-dessus de sa garde. Les suivants firent éclater ses arcades sourcilières. Il s'effondra à son tour, en plusieurs temps, comme s'il se vidait de son souffle par palier.

Derrière Nahël claqua la lame d'un cran d'arrêt. Par chance, Salim s'était affalé sur la roue avant du vélo. Pour se dégager le cycliste tirait le guidon du côté opposé. Il évita le couteau qui le visait entre les omoplates. La pointe l'atteignit au front, creusant une longue estafilade. Entraîné par la force centrifuge Nahël poursuivit sa trajectoire. L'inconnu frappa de nouveau. Comme la roue s'immobilisait à un mètre du sol, sa main traversa le pédalier. D'un coup sec Nahël accentua la torsion et lui coinça le poignet contre les dents de métal. L'homme lâcha son arme en jurant. Aussitôt Nahël se contorsionna pour saisir le couteau, mais le sang ruisselant sur ses paupières l'aveuglait, sa main ne rencontra que le bitume. L'homme en profita pour plonger à son tour. Pendant quelques secondes, leurs doigts entremêlés luttèrent autour du manche. Puis, dans un sursaut Nahël parvint à l'empoigner et à se redresser, la pointe tournée vers le haut. Elle s'enfonça de plusieurs centimètres sous le menton de l'homme. Les longs cils de clown battirent. Les paumes pressées contre la gorge il recula en suffoquant.

D'un revers de manche Nahël s'essuya le front. A deux mètres de lui, l'inconnu vacillait sur le trottoir de la petite place. A travers un voile rouge Nahël discerna les deux autres hommes toujours à terre. Appeler Police Secours ? Ses victimes elles-mêmes ne l'auraient pas voulu. De toute façon le buraliste ne tarderait pas à donner l'alarme ou à prévenir directement Abdel. Nahël ne pouvait rien pour eux. Il remonta sa capuche, enfourcha le vélo, s'éloigna en comprimant sa blessure entre deux tours de roue.

2.

Tout avait commencé quelques semaines plus tôt par une banale histoire d'ecstasy. Nahël avait surpris dans la salle du Jimi un dealer qui revendait discrètement des doses sous la table. Il l'avait rappelé à l'ordre, le garçon avait ricané et s'était éclipsé. Quelques jours plus tard, un autre dealer avait réitéré, cette fois sans se cacher. Nahël le connaissait, une petite frappe des Courtilles. Il n'avait pas perdu de temps à le sermonner. Sous le regard inquiet de la serveuse et des autres clients, il l'avait saisi par l'épaule et raccompagné jusqu'au trottoir.

Villefranche était une petite ville de province, le trafic n'y avait pas la même ampleur qu'à Marseille ou Saint-Etienne, mais il déployait tout de même ses tentacules dans les cités, notamment aux Courtilles où avait grandi Nahël. Le jeune homme s'était toujours tenu à l'écart des activités illicites. Sa mère, assistante sociale, avait offert à ses deux enfants une éducation solide et équilibrée. Très jeune, elle avait quitté la Tunisie et son mari, un irresponsable qui ne vivait que pour le foot et l'alcool. Elle avait réussi à recréer un vrai foyer et à leur inculquer le respect de la vie sous toutes ses formes. En dépit de l'absence de figure paternelle dans son entourage, Nahël avait côtoyé la délinquance sans subir ses tentations délétères. En revanche, il connaissait le milieu, ses usages et ses hommes.

Il savait qu'en chassant les dealers il allait s'attirer les foudres d'Abdel, le principal trafiquant au niveau local. Ce dernier chercherait d'une manière ou d'une autre à le contraindre de coopérer. Dans un premier temps en acceptant la présence de revendeurs dans le bar, puis inéluctablement, par une participation plus active.

Nahël était retourné dans la cité pour tenter de l'amadouer. Il profita d'une visite à sa mère et à sa sœur. Il n'eut qu'à descendre au sous-sol et à passer dans l'immeuble voisin. Les caves communiquaient par des couloirs sinueux. A chaque coude, un ou deux hommes en jogging le fouillaient, puis du menton lui faisaient signe de poursuivre. Certains lui donnaient l'accolade en reconnaissant un ancien camarade de jeu ou de classe. Nahël répondait à leurs salutations puis progressait dans le décor digne d'une ville bombardée : murs farineux, salpêtre malodorant et au plafond, gainés de bandes blanches comme des moignons, de gros tuyaux qui l'obligeaient de marcher tête baissée.

Abdel le reçut dans son bureau, une cave réaménagée avec du mobilier Ikéa. Assis derrière une table à plateau de verre, le chef de bande leva vers lui son visage plutôt avenant, empilement de strates adipeuses éclairé d'un regard vif.

Ce jour-là il se montra amical et traita Nahël avec les égards dus à un membre de la famille. Mais un membre de la famille qu'il fallait rappeler à l'ordre et remettre dans le droit chemin. D'ailleurs dans sa perspective, la situation ne méritait pas de discussion. La rivalité entre gangs relevait de simples règles de marketing et par son refus Nahël favorisait la concurrence.

- C'est comme entre les hypers. S'il y en a un qui peut pas garder ses clients, *wallah*, un autre prend sa place et le premier il dégage. De toute façon les clients ils veulent du hash, de la coke et de l'ecstasy. Si c'est pas

mes gars qui leur vendent, c'est les autres. Et tu sais ce que ça veut dire pour moi ?

Il fit le geste de se trancher la gorge. Nahël ne put retenir ses sarcasmes.

- Brillante la démonstration, on se croirait dans un stage de management. Seulement, une objection si tu permets : chacun sa place. Fais ton business, mais laisse-moi faire mes affaires de mon côté et trouve-toi un autre bouffon pour tes trafics au centre-ville.

- Y a pas tes affaires et les miennes, mon frère, on est sur la même galère depuis l'enfance.

Abdel continua de discourir, conciliant et pédagogue, mais sous le plateau ses bottines commençaient de battre nerveusement. Au bout de quelques instants Nahël l'interrompit de nouveau, les paumes à plat sur la table.

- Ca va, tu as fini ? Maintenant écoute-moi : je ne participerai pas à tes trafics, point barre. Je te demande juste de dire à tes revendeurs de ne plus venir fourguer leur came au Jimi. Et nous on se revoit au prochain mariage dans la famille. La paix sur ta femme et tes enfants !

Abdel se raidit mais fit comme s'il n'avait pas entendu. C'était du reste ce qui était dangereux chez lui. S'il ne perdait jamais sa cordialité, ses réactions ultérieures n'en étaient pas moins féroces. Il saisit la paume de Nahël et la garda un instant dans la sienne.

- Et toi aussi, susurra-t-il. Ne te fais pas de souci pour ta famille. Tu sais que ta mère dans la cité, c'est une sainte, personne ne lui cherchera des noises.

- Merci, elle prend soin d'elle-même.

- Bien sûr, bien sûr. Au fait, le bonjour à... c'est quoi son nom déjà ? Jade ? C'est joli comme blaze, Jade.

La menace affleurerait sous le ton doucereux du caïd. Nahël renifla avec rage. Compte tenu de la topographie des lieux et de la présence des gardes du corps dans le couloir, insister n'était pas une bonne idée.

Il se contenta de hocher la tête et ressortit de la cave sans être inquiété. Mais une semaine plus tard les deux hommes de main d'Abdel coinçaient Jade au fond d'une impasse.

3.

Du promontoire rocheux où il campait, Nahël embrassait du regard le camaïeu d'un paysage du Sud-Ouest, les champs de blé, de tabac, de maïs et de safran accolés sur le flanc des collines, surfaces obliques aux couleurs chaudes et aux lignes nettes, comme peintes au couteau. Sur l'autre versant, petit jouet pétaradant, un tracteur traçait ses sillons parallèles inclinés vers la vallée. Parfois une silhouette minuscule sautait de ce qui devait être la cabine et se baissait pour interroger le sol ou ramasser une pierre et la jeter au loin. A cette distance, les voix ne portaient pas, pourtant il semblait à Nahël entendre un cri, un juron qui se propageait par-delà les terres cultivées. La scène appartenait à un autre monde, lointain, immuable, intemporel, comme ces jolis coteaux tout en douceurs ocres et vertes qui évoquaient la Toscane des primitifs italiens.

Déjà le tracteur allumait ses phares. L'obscurité tombait sur le petit terre-plein, quelques mètres carrés devant la grande falaise bleutée contre laquelle Nahël était adossé. Le vélo tenait sur sa béquille, figé dans une pose conquérante, le guidon relevé comme les cornes d'un bélier. Nahël finissait les restes de ce qu'il avait pu enfourner dans son sac trois jours plus tôt, du fromage et du pain, des tomates et des fruits secs, des boîtes de thon et de sardine. Menu frugal, mais son plan pour échapper aux représailles de la

bande d'Abdel l'y contraignait. Il lui fallait envisager plusieurs semaines de privation. Il ne pouvait prendre le risque de se faire repérer en descendant dans un village pour s'approvisionner ou s'offrir un repas au restaurant.

Une nouvelle fois il récapitula ses nouvelles règles de vie : manger peu le soir, plutôt au réveil et à midi ; mâcher longuement chaque bouchée afin de renforcer l'impression de satiété ; boire le plus possible quand il trouvait une fontaine ou une source.

Il en ressentait de la honte, mais cette diète forcée constituait pour lui une épreuve, au même titre que la profonde entaille sur son front ou que l'éloignement de sa famille et de ses amis. Depuis l'enfance, il mangeait comme si son assiette était menacée, comme si sa survie en dépendait. Il respectait certes le ramadan, mais se sentait faible toute la journée et trépignait dans l'attente de *l'iftar*. Encore heureux que le jeûne fût rompu depuis trois semaines. Tout en mastiquant consciencieusement ce soir-là, il réalisait que sa dépendance à la nourriture allait constituer un véritable handicap dans son périple. Il devrait mobiliser toute sa volonté et son endurance.

C'est seulement à cette condition que sa fuite à bicyclette pouvait réussir. S'il restait loin des routes et des lieux fréquentés, s'il arrivait à vivre en quasi-autarcie, peu de chances qu'on le rattrape. Quel meilleur moyen pour échapper à des voyous qui ne se déplacent qu'en voiture ? Difficile d'imaginer Salim et Luc en nage sur des sentiers de grande randonnée, le revolver glissé à la ceinture.

Encore plus que la marche, le vélo permettait d'être autonome et de franchir de grandes distances. L'ivresse et le plaisir n'étaient pas non plus absents. Quoi de plus grisant que de gravir une montagne puis de dévaler ses pentes vertigineuses avec l'impression de ne faire qu'un avec le paysage ?

Le lendemain de son guet-apens contre les trois hommes, Nahël encore sous le choc revenait de l'hôpital quand deux véhicules de pompier roulant en direction du bar le doublèrent. Il eut tout de suite une intuition macabre. Voilà comment Abdel avait décidé de le punir. Nahël ne s'était absenté que deux heures, les incendiaires avaient dû passer à l'action juste après son départ.

Les flammes commençaient à menacer la salle du Jimi. L'incendie s'était déclaré dans une pièce adjacente qui servait de dépôt. Sans l'intervention rapide des pompiers le bâtiment serait déjà détruit. Le verrière retenait un épais nuage noir. En dessous, le bois vernis des tables et des bancs commençait à se craqueler. Les vieilles machines-outils semblaient s'affaisser dans la fumée. Quant à Jimi Hendrix, grand maître des lieux, il continuait de pincer les cordes de sa basse comme si de rien n'était.

Les pompiers repoussèrent Nahël, mais il était incapable d'observer la progression du feu sans réagir. Il contourna le bâtiment, enjamba un muret dans une ruelle perpendiculaire, grimpa le long d'une gouttière, brisa une vitre, se retrouva finalement sur le côté opposé de la galerie, en surplomb de la pièce embrasée. Il posa un pied sur une traverse, mais fit aussitôt un bond en arrière. L'acier était brûlant. Ses semelles collaient déjà aux poutrelles. Nahël s'éloigna de la nuée épaisse et suffocante qui remontait du local.

Une heure plus tard il répondait aux questions du policier dans un bureau du commissariat. La fenêtre donnait sur une cour de récréation. Les yeux du lieutenant fixaient le gros pansement sur son front. C'était le même qui l'avait interrogé la veille chez les parents de Jade.

- Incendie criminel ?
- Drôle d'idée.
- Ça pourrait être qui ?
- Des gosses, vous pensez ?

- Vous vous déplacez à vélo, non ?

- Parfois.

- Parce qu'hier, après qu'on s'est quittés, un type à vélo a tabassé trois hommes en plein centre-ville. Ce sont des voyous notoires, mais...

- Ils ont porté plainte ?

- Non, bien sûr.

- Ils étaient trois, vous dites ?

- Oui, il y en a un qui n'est pas d'ici.

- Ça ne me dit rien.

- Connus des services de police. Un membre du gang de Tunis. Dangereux. Ça nous intéresserait de savoir ce qu'il faisait dans le coin.

Le lieutenant se tut un instant, puis montra du doigt le front de Nahël.

- Une mauvaise chute pendant la nuit ?

Nahël esquissa un sourire. Le lieutenant n'insista pas, devinant qu'il n'obtiendrait pas plus de réponses de son interlocuteur que la veille. Il lui ordonna toutefois de ne pas quitter la ville, de se tenir à disposition de la justice.

Nahël était acculé. D'un côté, impossible de se justifier auprès de la police, encore moins de demander sa protection. De l'autre, aucune chance d'échapper aux représailles d'Abdel s'il restait à Villefranche. Un peu plus tard dans la journée, il apprit par un camarade des Courtilles que le gang de Tunis exigeait réparation pour la blessure infligée à l'homme à tête de clown. Ce dernier ne pourrait probablement plus jamais parler normalement. Le gang estimait à cent cinquante mille euros le montant du dédommagement. Nahël ne disposait pas d'une telle somme. A moins bien sûr, et c'était le calcul des malfrats, qu'il coopère et gagne cet argent en trafiquant avec eux.

Il savait par ailleurs qu'il n'obtiendrait rien de son assurance pour un incendie d'origine incertaine.

A la recherche d'un réconfort, il échangea avec Jade une volée de messages réfrigérants sur WhatsApp. La jeune fille le tenait pour responsable de son agression. Pour quelle raison serait-elle impliquée dans les démêlés de Nahël avec des voyous ? Son père n'avait jamais vu d'un bon œil sa relation avec un garçon des Courtilles, la situation semblait lui donner raison. Jade qui s'était entichée du phénomène que constituait Nahël dans le microcosme de l'université n'était pas prête à le suivre dans un monde glauque qui n'était pas le sien.

Le soir-même, après un dernier appel à sa mère, Nahël retira le plus d'argent possible au guichet bancaire et quitta la ville sur sa bicyclette en dépit de l'interdiction de la police. Fiévreux, épuisé, mais encore assez prudent pour se coucher dans le fossé dès qu'il apercevait les phares d'une voiture, il pédala sur la petite route de campagne. Le plus dur fut sans doute la décision d'abandonner son portable. Longuement il hésita puis à contrecœur le déposa sur le plateau d'un wagon de marchandise en dépassant la gare de triage. Il conserva toutefois la carte Sim pour ne pas perdre définitivement ses contacts. Sans portable, il coupait les ponts avec sa famille, avec Jade, mais aussi avec ses amis et les réseaux qu'il avait constitués autour du Jimi. Pendant un temps indéfini il ne pourrait plus communiquer avec qui que ce soit. Il ne pourrait plus se tenir informé de ce qui jusqu'à présent avait été toute sa vie. La rupture serait totale. Mais s'il le conservait, Abdel et la police auraient les moyens de le tracer.

Vers minuit, après une cinquantaine de kilomètres franchis dans un état second, il s'arrêta à la hauteur d'un pont qui enjambait l'autoroute à proximité d'une station-service. Il cacha la bicyclette dans les fourrées, dévala le talus, longea sur trois cents mètres la bande d'arrêt d'urgence jusqu'à la boutique illuminée. A part une équipe de routiers d'Europe de l'Est, seuls deux clients

arpentaient les allées. Nahël fit quelques achats. Si par malchance quelqu'un le reconnaissait, on supposerait qu'il s'enfuyait en voiture en direction de Paris.

Après un nouveau trajet à vélo, il se réfugia dans l'hôtel Formule I d'une petite zone artisanale en payant au guichet automatique. Il arrosa sa plaie d'alcool à 90°, refit tant bien que mal son pansement avec la bande de gaze achetée dans la station-service, puis perdit connaissance et délira pendant vingt-quatre heures. Quand il se réveilla il ne savait pas où il se trouvait. Il se sentait en danger mais ne se souvenait plus de ce qui le menaçait. Les souvenirs revinrent peu à peu en même temps que l'effroi. Il aurait déjà dû se trouver beaucoup plus loin de Villefranche et de tout autre lieu où l'on pût l'identifier. Il passa néanmoins une seconde nuit dans la chambre et ce n'est qu'au petit matin du troisième jour qu'il repartit et pédala une dizaine de kilomètres sur une route non bitumée. Il n'y croisa aucun véhicule. Avant le lever du jour il trouvait enfin le sentier de grande randonnée. Il s'y engagea, cap vers le sud.

4.

Les images affluaient par vague. Jade penchée sur la balustrade d'un vieux pont, son regard bleu à la dérive. Tous deux au restaurant chinois, simplement complices et joyeux. Elle sur une photo qui datait d'avant leur rencontre, assise devant un livre, la tête inclinée dans une pose songeuse. Comme il aurait aimé lui parler ou ne serait-ce qu'échanger quelques messages avec elle !

Ou c'était des souvenirs du Jimi. Tant d'énergie investie dans ce projet qui s'était effondré en quelques heures. Des détails insignifiants remontaient à sa mémoire, chargés d'une puissance évocatrice disproportionnée : les boiseries au bas des murs, le comptoir en zinc récupéré chez un marchand de vin et de charbon, l'escalier en colimaçon qui tanguait quand Nahël regagnait sa chambre un peu trop vite. Et les concerts... A chaque fois une nouvelle aventure, de belles rencontres. Le dernier en date, celui d'un DJ américain au cou tatoué. Bondissant sur ses Dr Martens pendant deux heures, il avait malmené avec virtuosité les grands standards funk. Pour ce concert unique, une quinzaine de clients dans la salle.

Moments de grâce avec Jade, avec les musiciens, avec les clients, tranches de vie au cours desquelles Nahël avait eu le sentiment de s'accomplir. Maintenant qu'il luttait seul contre la montagne sur son vélo, leur

résurgence sapait son énergie. En pleine ascension, arcbuté sur le guidon, il avait soudain l'impression que les muscles de ses jambes se liquéfiaient. La bicyclette s'immobilisait à mi-pente, après quelques secondes en équilibre elle s'inclinait et Nahël tombait sur le côté. Faible sous l'azur impassible, il fondait en larmes sur le sol piquant et sec. Il était maudit ! Un martyr, un reclus ! Etendu parmi les cailloux et les broussailles, il se surprenait à ânonner entre ses lèvres brûlées des appels à l'aide, des prières, lui qui jusque-là ne comptait que sur lui-même et ne demandait jamais rien à Dieu.

Après être resté dans la poussière jusqu'à ne plus supporter la morsure du soleil sur sa peau, après avoir pleuré jusqu'à sentir ses orbites se creuser, il se relevait sur un coude et ouvrait les yeux sur ce qui l'entourait. Une nature aride, puissante, indifférente, des massifs bruns et gris qui alignaient leurs bosses de pachyderme vers l'horizon. Une voix intérieure l'enjoignait de ne pas se laisser anéantir, de ne pas se laisser abattre. Il finissait par se remettre debout, relevait le vélo, le poussait sur quelques mètres. Il remontait tant bien que mal sur la selle et roulait, la poitrine encore secouée de sanglots. Il reprenait peu à peu de la vitesse. Cependant le découragement persistait. Chaque tour de pédalier lui coûtait des efforts surhumains. Chaque kilomètre résultait d'un épuisant corps-à-corps contre la montagne, d'un combat contre lui-même.

Une semaine s'écoula. Nahël errait tel un paria sous les cieux blancs, en proie à ses tourments intérieurs. Les journées formaient un continuum accablant, la nuit les étoiles ne lui apportaient aucun réconfort.

Puis, comme une onde affleurant des profondeurs de son être, sa force vitale finit par resurgir. Ce fut aussi subit que la remontée des souvenirs. Au détour d'un sentier, après une nouvelle nuit sans sommeil, un rayon de soleil sur son visage blême. Son corps, ses muscles se détendirent. Un nouvel espoir gonflait sa poitrine. Sans qu'il sût pourquoi, un rire incontrôlable roulait

de sa carcasse fatiguée. Débordant de gratitude, il se redressa sur les pédales, poussa de tout son poids et se lança à l'assaut du col.

Dès lors, les crises de désespoir s'espacèrent. Le nouveau Nahël ne s'allongeait plus que pour dormir. Après chaque combat livré contre la montagne, il s'abandonnait au sommeil sous de somptueuses voûtes célestes. Plus le temps passait, plus il savourait la communion avec la nature. Elle le protégeait. Il choisissait pour camper des lieux dégagés, des paysages ouverts, frontières entre le ciel et la terre d'où il pouvait contempler les étoiles.

Il dormait rarement d'une traite, plutôt par tranche de quelques heures. bercé par une sensation de plénitude physique, il guettait dans la nuit le glissement des astres. Il souriait, bercé par leurs infimes bruissements. En dépit du régime spartiate auquel il s'astreignait, son corps renaissait, plus sain, plus puissant, fortifié par les batailles quotidiennes contre les éléments, par la symbiose de ses muscles avec le vélo.

Le temps restait clément. C'était encore le printemps, les pluies le trempaient de la tête aux pieds, une heure après, s'envolant dans les descentes, il était sec.

Sa peau se tanna. Il ne portait qu'un short, parfois une chemise. Arrivé dans les Pyrénées, il recommença à s'approvisionner dans les hameaux isolés et dans les refuges. Il n'y trouvait que le strict nécessaire et c'était cher, mais il s'en contentait.

En revanche, quand il croisait des marcheurs, son euphorie retombait. La prudence lui imposait de limiter les échanges, de toute façon il percevait leur défiance. Son aspect rebutait les randonneurs bien équipés. C'est vrai qu'il allait dépenaillé, hirsute, sale, et que la cicatrice mal soignée sur son front le défigurait. Sa difficulté à trouver ses mots après les longues journées de solitude et de monologue achevait de les tenir à distance. Lui qui s'imaginait

en héros commerçant avec les dieux et les astres passait à leurs yeux pour un vagabond, un individu peut-être dangereux, au mieux un illuminé. Il finit par se contenter de les saluer de loin sans marquer d'arrêt. Les vieux épiciers des villages reculés du Pays basque l'accueillirent avec plus de simplicité. Leurs boutiques renvoyaient à un autre temps, un siècle en arrière. Des chapelets de saucissons secs pendaient aux poutres noircies, voisinant avec les tommes de brebis et les miches de pain aux rondeurs de gigot. Leur vin râclait le gosier, Nahël en buvait des rasades et payait sa tournée. Deux bergers, le bistrotier et le vélo qui attendait dehors, destrier immobile : pur bonheur ! Parfois dans une ruelle, assise sur un banc de pierre, une femme indolente offrait au soleil ses cuisses blanches.

Enivré par ces agapes, échauffé par l'apparition, Nahël enfourchait sa bicyclette et pédalait de nouveau, mais pour retrouver la paix, il lui fallait s'arrêter et jouir, debout, les yeux fermés au-dessus du chemin. Il criait, des palombes s'envolaient, il repartait.

5.

Soudain l'Espagne déroulait devant lui ses plateaux de cailloux encore nappés de brouillard. Ici et là surgissaient les contours fantomatiques d'une cathédrale, d'une forteresse. Nahël avait franchi la frontière sans s'en rendre compte. Désormais la menace que constituaient de possibles poursuivants semblait lointaine, presque abstraite.

Parfois sur la route des gendarmes de la Guardia Civil exigeaient ses papiers. Il sortait ostensiblement sa carte d'identité d'un portefeuille gonflé de billets, montrait le Sud, faisait des moulinets avec son bras pour signifier qu'il allait loin. Les militaires levaient le pouce, sceptiques, admiratifs, déconcertés par son allure d'épouvantail. La présence de l'argent les rassurait. Ils désignaient la cicatrice violacée d'un doigt interrogatif et Nahël mimait une chute. Somme toute ce cycliste loqueteux avait une bonne tête, rien de suspect, ils le laissaient repartir.

Une autre fois, en passant devant la boutique de services informatiques d'un gros bourg agricole, il fut à deux doigts de tenter de communiquer avec sa mère. Mais ce n'était pas une bonne idée, le traçage restait possible, mieux valait continuer de se tenir hors de tout circuit. Dans son intérêt, et dans celui de sa famille.

En revanche, comme il se sentait en sécurité, Nahël prenait moins de précautions pour choisir ses campements. Un soir, alors qu'il quittait Calatayud où il s'était arrêté pour faire des courses, l'idée de repartir l'accabla. Pédaler encore, peiner dans les côtes, pousser la bicyclette, se tordre les chevilles sur des obstacles invisibles dans la nuit. Il chercha un endroit où dormir et échoua aux abords d'une zone artisanale. Les trottoirs de la ville y affluaient puis se jetaient dans les terrains vagues. Ici et là de petits entrepôts en préfabriqué semblaient déjà délabrés. A une cinquantaine de mètres en retrait de la route, Nahël aperçut un abri de béton. Il s'en approcha et appuya le vélo contre les murs hérissé de ferraille.

A l'intérieur, de vagues relents d'urine refluaient de la terre grumeleuse mêlée de gravats. L'endroit n'était ni propre ni confortable, mais pour une nuit cela ferait l'affaire. Nahël se sentait de toute façon trop épuisé pour continuer. Après avoir balayé tant bien que mal avec une branche, il étendit son sac de couchage, le relia par une ficelle au vélo laissé devant l'ouverture, mangea rapidement la salade achetée au Mercadona et s'endormit.

En pleine nuit des secousses sur la ficelle le tirèrent du sommeil. Il avait jusque-là dormi d'une traite. Des rôdeurs essayaient certainement de s'emparer du vélo. A tâtons Nahël saisit le canif glissé dans sa chaussure, s'extirpa du sac de couchage, sortit en criant. Dans l'obscurité devant l'abri se tenaient deux hommes aux regards luisants. Faces émaciées, dents noires, rien de plaisant chez ces semi-clochards qui sentaient l'éther. Le premier, râblais, armé d'une batte de baseball, arborait une queue de cheval presque blanche. L'autre était aussi maigre qu'un mulet maltraité. Le vieux revolver rouillé qu'il tenait entre ses doigts effilés y paraissait énorme et incongru. De sinistres marionnettes sous le projecteur de la lune.

Nu et vulnérable, avec le canif pour toute défense, Nahël recula. Les deux hommes le jugeaient sans un mot. Sur un signe du premier ils se

déplacèrent et le prirent en étau. Nahël n'avait pas encore recouvré ses esprits lorsqu'un coup de batte de baseball lui fit lâcher le couteau. Il demeura immobile, le poignet pendant. L'homme-mulet posa le canon du revolver contre sa poitrine. Nahël secoua la tête mais aucun mot ne franchit ses lèvres. D'une secousse, l'homme retourna son arme, frappa avec la crosse. Nahël recula encore. Il hurla quand la batte s'abattit de nouveau sur lui, cette fois entre le cou et le menton.

Les deux vagabonds le serrèrent contre la paroi de béton. Dans leurs yeux noirs brillait une flamme qui ressemblait à de la concupiscence. Bien qu'il fût sonné, Nahël comprit qu'il constituait pour ces drogués non seulement un voyageur à détrousser mais peut-être aussi une proie sexuelle.

Cette pensée fut un électrochoc. Un pied sur le mur de l'abri, il se projeta contre l'homme au catogan. Ce dernier chancela à peine. Il renvoya Nahël d'une détente sur le second qui fit posément passer son revolver de la main droite à la main gauche et lui expédia de nouveau la crosse en plein visage. Nahël tomba sur les genoux. A la limite de l'évanouissement il s'efforça de ramper pour échapper à ses tortionnaires.

Tout au long de sa reptation contre le mur de béton les deux Espagnols le suivirent en braillant et en gesticulant au-dessus de lui. Ils frappaient à tour de rôle en s'excitant mutuellement. Un instant l'homme au catogan se détourna et entreprit de démolir le vélo avec sa batte de baseball. Puis il fit volte-face en sautant sur place comme un footballeur et prit la tête de Nahël pour cible. La grosse chaussure atteignit ce dernier sous l'oreille droite.

Dès lors il lui sembla que son être se dédoublait. D'un côté un corps qui n'était plus le sien encaissait coups de pied, de poing et de batte de baseball. De l'autre, en lévitation au-dessus du sol, sa conscience tenait froidement le décompte des sévices qu'on lui infligeait comme s'ils visaient une autre personne.

Ce fut de cette perspective qu'elle enregistra la fin du martyr. Les coups cessèrent subitement. Des glissements de pneus, puis le battement d'une course sur le sol et le cauchemar s'acheva.

Un peu plus tard, le bras gauche de Nahël se souleva, puis le droit, et ses épaules décollèrent du sol. Enfin ses jambes s'élevèrent une à une et son corps plana comme dans un rêve le long de l'abri. Ce ne fut qu'au moment où une ferraille saillante lui piqua la cuisse que la douleur interrompit le dédoublement. Ses yeux discernèrent alors les uniformes qui se mouvaient dans l'obscurité. Il tenta de se redresser, mais son coude s'enfonça dans un tissu mou et rugueux. L'homme le plus proche lui ordonna de ne pas bouger. On l'emportait vers une lumière clignotante au bord de la route.

Des mains l'empoignèrent, on l'extirpa de la civière. Nahël percevait la répulsion des hommes autour de lui. Il éprouva de la honte. Sentait-il l'urine, s'était-il soulagé pendant l'agression ? Les mains le poussèrent en travers des sièges arrière du véhicule. On souleva le hayon derrière lui et il discerna de vagues tubes métalliques entrecroisés. Durant toute la traversée de la ville plongée dans le silence et la nuit, il n'eut qu'une idée en tête : tourner suffisamment le cou pour comprendre ce qu'étaient ces tubes. Centimètre par centimètre il parvint à faire pivoter son torse. Le policier qui le surveillait du siège passager lui lança un regard agacé. Nahël persista et découvrit enfin, ratatiné dans le coffre, le vélo tout tordu. Il ricana en reprenant sa position initiale. Son voyage à bicyclette avait indéniablement pris fin.

L'ambulance s'arrêta. S'ensuivit une translation entrecoupée d'arrêts sous les néons du dispensaire León Carazón. Un vent froid balayait le couloir où l'on abandonna Nahël. Il mit longtemps à comprendre que l'air provenait d'un gros ventilateur pendu au plafond. Pas plus que les policiers les infirmiers qui passaient ne lui témoignaient d'intérêt ni de compassion. Las d'attendre il pivota sur le banc et perdit connaissance.

6.

Son séjour dans la salle commune dura moins d'une semaine. Il passa les premiers jours à dormir et à manger. Quand il se réveillait, il observait son corps comme une masse étrangère et inerte, couverte de plaies. Un bandage tout autour de son crâne lui comprimait les oreilles et étouffait les sons. Des autres lits ses voisins balayaient comme lui la salle de regards mornes. Certains se tordaient en gémissant sous les draps blancs, mais la plupart ne desserraient les lèvres que pour se nourrir ou absorber un comprimé. Comme durant la nuit de son agression Nahël ne gardait qu'une conscience distanciée des choses. Il tenta de soutenir son attention sur le ballet des infirmières avec le même résultat que s'il avait compté les voitures au bord d'une route.

Des policiers vinrent l'interroger. Nahël ne parvenait pas à décrire précisément ses agresseurs, ou les policiers n'y attachaient-ils pas vraiment d'importance. Toujours est-il qu'ils perdirent vite patience et lui annoncèrent qu'aussitôt rétabli il serait reconduit à la frontière. Plus tard, un infirmier changea son bandage. Un autre l'emporta en fauteuil roulant jusqu'au service de radiologie à l'étage, mais aucun résultat d'analyse ne lui fut communiqué. Apparemment, il n'avait pas de blessure grave. Son poignet restait gonflé et douloureux, mais pas cassé. Ses tympans bourdonnaient.

Les bruits de pas de l'aide-soignant derrière lui, le glissement des roues sur le lino, les discussions dans les bureaux, tout lui paraissait neutre et froid, sans rapport avec sa propre situation.

Cependant, au bout de cinq jours, il entendait mieux, sa main désenflait et il commençait à se déplacer dans les couloirs, vêtu de la blouse fendue dans le dos du dispensaire. Le personnel soignant le laissait aller à sa guise. Il eut ainsi le loisir de visiter quelques chambres particulières et de repérer où trouver ce dont il aurait besoin pour prendre le large.

Pour autant qu'il put en juger par l'observation du corps figé sur le lit de fer, l'occupant de la chambre huit était grand, décharné, plus large d'épaules que lui. Les lèvres entrouvertes, les yeux mi-clos qui ne cillaient pas, l'homme semblait attendre sa dernière heure. Sans un bruit, Nahël choisit dans le placard des sous-vêtements propres, un pantalon informe et une chemise à carreaux. Il eut également la bonne surprise d'y trouver des chaussures à sa pointure, et enfin un portefeuille qu'il soupesa avec inquiétude. Jusque-là il n'avait jamais volé personne. Mais avait-il le choix ? Lui-même avait été détroussé et devait être renvoyé en France à ses risques et périls. La carte d'identité du moribond pourrait être son sauf-conduit. La photo présentait le visage maigre et barbu d'un paysan plus âgé que lui de vingt ans. En cas de contrôle, si les policiers n'y regardaient pas de trop près, elle ferait l'affaire. Etouffant ses scrupules, Nahël passa les vêtements et empocha la carte d'identité ainsi que quelques billets. De toute évidence, le dénommé Júan n'en aurait plus besoin.

Dans le parc du dispensaire León Carazón, son corps accueillit d'abord avec reconnaissance les caresses du soleil. Comme c'était bon de retrouver le monde des bien-portants ! Mais à mesure qu'il s'éloignait le martellement de ses tempes s'amplifia jusqu'à devenir un grondement continu. Par chance les trottoirs étaient presque déserts en ce début d'après-midi torride. Un filet de sueur coulait le long de son dos. Il frissonna. Les jambes tremblantes, il

s'efforçait de marcher droit devant lui, évitant le regard des rares passants, mais il fallait se rendre à l'évidence, il était à bout de forces. Une bouffée de rancune le submergea. Ses agresseurs allaient payer ! Mais aussitôt ses épaules se voûtèrent. Seul dans cette ville inhospitalière, dans ce pays dont il ne parlait pas la langue, que pouvait-il contre eux ? Il prit alors toute la mesure de son isolement, de sa détresse. Même la bicyclette l'avait trahi, elle qui avait été son alliée, la complice de sa fuite.

Au bout de quelques heures, la transpiration avait dessiné de larges volutes sombres sur la chemise de flanelle et le haut de son pantalon avachi. Le soleil chauffait à blanc ses omoplates. Fiévreux, Nahël déambulait au hasard et au fil de cette errance il découvrait le vagabond qu'il était devenu, un être perdu, sans attache, sans projet, sans espoir. Pour se redonner courage, il s'arrêta dans un coin d'ombre à l'angle d'une ruelle et sortit de sa poche la carte d'identité. Voilà, c'est moi, Júan. Júan, répéta-t-il, je suis Júan, et il se raccrocha à l'idée qu'il était désormais cet autre. Puis il fut pris de vertige. Et si à force de n'être plus lui-même il ne parvenait pas à retrouver sa vraie personne ? Et s'il ne pouvait plus jamais redevenir le Nahël qu'il avait été ? Mais non, il délirait. Sans doute avait-il pris la fuite trop tôt. Il aurait fallu attendre de recouvrer des forces et surtout foi en la vie. Accablé, il reprit la marche d'un pas mal assuré, le dos rond, chavirant d'un trottoir à l'autre.

Pourtant, un regain de rage le poussait à avancer. S'il craignait de tomber nez-à-nez sur ses agresseurs, ne cherchait-il pas aussi inconsciemment à les retrouver ? Les surprendre, les attaquer comme il l'avait fait avec les hommes de main d'Abdel. Mais aussitôt il se raisonnait : dans son état, il n'avait aucune chance contre les deux Espagnols. Et puis à quoi bon. Non, la seule issue était de se terrer, de s'accorder un répit et de repartir. Néanmoins de ses pensées confuses remontaient inexorablement des images de vengeance.

L'après-midi s'écoula ainsi, en une alternance d'instant de fièvre et de lucidité, de rêves d'apaisement, de revanche et de combat, et à l'approche de la nuit Nahël marchait toujours, perclus de douleur et de fatigue. L'angoisse culmina quand il prit conscience que ses pas le rapprochaient du seul endroit qu'il connaissait dans la ville, cette friche que traversait la route du Sud.

Depuis le centre, les immeubles s'espaçaient, cédant la place aux ateliers, dépôts, hangars ou garages décrépits. Une couche de sable rougeâtre voilait les trottoirs. Alors que dans le dos de Nahël la ville livrée au crépuscule se muait en citadelle, à une centaine de mètres devant lui se dessinèrent les contours gris pâle de l'abri de béton. Son premier réflexe fut de rebrousser chemin, de fuir ce lieu maudit. Puis il se reprit. Après tout, il avait peut-être une chance d'y retrouver sa sacoche et quelques affaires.

Il considéra les alentours du petit dôme : un terrain vague avec ici et là un monticule de gravas ou un empilement de parpaings. Des rats se faufilaient sous un empilement de rails envahi de mousse et d'herbe. Plus loin, un alignement de poteaux télégraphiques brusquement interrompu semblait marquer la fin du monde civilisé. Cet endroit n'avait décidément rien d'accueillant. Néanmoins, c'était bien ici que ses pas l'avaient mené une première fois, puis maintenant, et il n'était plus question de s'en éloigner. Une sorte de décor de film où se jouait peut-être sa destinée.

Il fit le tour de l'abri mais ne retrouva ni sacoche ni vêtement. En revanche, il accrocha la manche de sa chemise au fer à béton saillant sur lequel il s'était piqué lors de son sauvetage. Sans savoir pourquoi, il s'acharna pendant plusieurs minutes à le tordre dans tous les sens. Ce n'est qu'après l'avoir rompu qu'il le considéra et prit conscience que la cassure biseauté et coupante pouvait constituer une arme.

L'exercice l'avait épuisé. Il se laissa glisser sur les talons, adossé au béton. Mieux valait ne pas dormir à l'intérieur. Ici même, s'il trouvait une position confortable, il serait plus à son aise pour se reposer et moins exposé à une attaque nocturne. Si quelqu'un s'approchait, il l'entendrait et le verrait aussitôt. De toute façon, à peine ses muscles commencèrent-ils à se relâcher qu'il s'endormit.

Il souleva une paupière. Il ignorait combien de temps il avait fermé les yeux. Jaune et basse, la lune bavait dans le ciel brumeux. Rien ne semblait avoir causé son réveil. Pourtant ses sens aux aguets avaient bien enregistré quelque chose. Il se releva, contourna l'abri sur la pointe des pieds, recula vivement. Le long du tas de rails, un homme avançait tranquillement dans sa direction. Nahël glissa encore un regard et reconnut la queue de cheval blanche et la silhouette trapue. Dans quelques secondes l'Espagnol l'aurait rejoint.

Nahël serra le poing gauche. Sa main droite encore douloureuse était restée crispée sur le fer à béton durant son sommeil. Il attendit quelques instants. Comme la semaine précédente, tout contribuait à rendre l'atmosphère irréelle : la lune telle un gigantesque œuf poché, le silence surnaturel, la lenteur concentrée de l'homme qui marchait en regardant le sol comme s'il cherchait des asperges sauvages. Quand il ne fut plus qu'à un mètre, Nahël bondit. D'un même élan il saisit l'homme à la gorge, le souleva et le jeta à terre. L'inconnu atterri sur le dos, roula aussitôt sur lui-même. Sa main balaya la poussière, se referma sur une pierre. D'un coup de talon Nahël lui écrasa les doigts. L'homme lâcha la pierre en jurant et se recroquevilla, les coudes sur le sol. Nahël se laissa alors retomber de tout son poids, saisit la queue de cheval et tira en arrière. Un instant, un genou contre les reins de son tortionnaire, il savoura le goût de la victoire et de la haine. Besoin impérieux de détruire et de tuer. Levant la barre de fer de sa main droite il visa la tête qui ballotait au bout de son bras.

7.

La forêt était beaucoup plus proche de Calatayud qu'il ne l'avait cru. A quelques kilomètres, il trouva un premier sentier qui lui permit de quitter la route. Au bout de trois heures, il marchait déjà sur un chemin de terre sous les feuillages mouvants, loin du monde des hommes. Le vent bruissait entre les branches. Les écureuils jaillissaient de l'une à l'autre dans un éclair fauve. Un tremblement furtif parmi les clochettes de bruyère indiquait parfois la fuite d'un lézard ou d'un serpent. Les passereaux virevoltaient autour de Nahël dans le froufrou paisible de leurs ailes bleues. Des plus hautes cimes parvenaient les martellements appliqués d'un pivert à la tâche sur un tronc.

Nahël s'était éloigné de la ville porté par un nouvel espoir, une nouvelle foi. L'exaltation lui redonnait les forces que son corps avait perdues. Car il n'avait pas failli à ses idéaux. D'un instant à l'autre, penché sur le dos de l'Espagnol, alors qu'il allait le frapper et peut-être le tuer, il s'était senti libéré de la haine, incapable d'une telle violence. Son respect de la vie était trop puissant, il ne pouvait s'abaisser à de tels actes. Alors il s'était affalé sur l'homme qui continuait de gémir sans comprendre qu'il était sauvé.

Pour Nahël ce retournement avait le goût de la rédemption. Depuis, tout lui semblait de bonne augure, source de joie et d'enthousiasme. L'ample couronne des chênes et des hêtres qui tamisait l'ardeur du soleil. Les épais tapis de mousse et de brindille qui amortissaient ses pas et préservaient ses

jambes encore faibles. A peine sorti d'un monde de puanteurs et de souillures il savourait l'air dense et tiède de la forêt, saturé de mille essences.

La plaie sur son crâne le faisait moins souffrir. Il marchait longtemps sans se sentir épuisé, glissait tel un elfe au-dessus du sol. Adossé contre un rocher, il contemplait les jeux de lumière des feuillages, le balancement tranquille des frondaisons. Il retrouvait l'élan déjà éprouvé dans les Pyrénées, cette impression grisante de couvrir de grandes distances à la surface du globe. Il ne savait pas où il allait, n'avait en tête aucune destination précise, mais quelque chose de nouveau émergeait en lui. Júan, le moribond du dispensaire, lui insufflait sa force et ses ressources, lui transmettait sa solidité et son bon sens de paysan, le guidait à travers une nature encore inconnue.

Les chaussures de Júan, larges et solides, offraient un bon ancrage sur le sol, un bon intermédiaire entre la terre et les pieds. La première nuit Nahël dormit profondément, même le frôlement des souris contre son cou ne le tira pas du sommeil. Quand il se réveilla, un quignon de pain et un peu de rosée constituèrent un petit déjeuner plus que suffisant. Il reprit le chemin en chantonnant, le cœur gonflé de gratitude. De nouveau il adressa à Dieu de discrètes prières, cette fois non plus pour implorer mais pour remercier.

Quand la faim commença à devenir lancinante, il cueillit des baies et des champignons. Il fit instinctivement les bons choix et ne tomba pas malade. Près d'une mare, il parvint à traquer un ragondin. Il le tua d'un coup de bâton. Il put faire du feu grâce à un briquet trouvé dans la poche du pantalon et se délecta de la chair grillée, bien que le corps de l'animal se réduisît après cuisson à quelques bouchées dures et sèches.

Cette nouvelle assurance, cette nouvelle aisance, il les devait à Júan. Ce dernier prenait une place de plus en plus prégnante dans sa conscience. La voix du paysan couvrait la sienne. La solitude et le silence favorisaient le

glissement de l'une à l'autre. La culture de Júan, plus sensorielle, plus primitive, était mieux adaptée à leur nouveau mode de vie. Nahël marchait, chassait dans cet univers sauvage, s'initiait au monde des odeurs et des sons infimes. Il prenait possession de son environnement à l'aide de ses mains et de ses pieds. Bientôt cependant il quitta la forêt profonde. Des pics et des crêtes barraient l'horizon. Cela ne découragea pas Nahël qui poursuivit son périple et gravit les montagnes. Il s'orientait plein sud grâce au soleil, parallèlement à la côte méditerranéenne.

Le sentiment de toute puissance faillit pourtant lui être fatal. Un jour qu'il traversait un plateau plus habité, deux gardes-champêtres coiffés du tricorne noir le hélèrent, outragés de son aspect dépenaillé. Nahël leur tendit la carte d'identité de Júan, mais dans quelle langue pouvait-il répondre à leurs questions, lui qui ne parlait pas un mot d'espagnol ? Il bredouilla, prit un air benêt, s'enfonça un doigt dans le gosier pour signifier qu'il était muet. Les gendarmes le crurent-ils, ce n'est pas sûr, mais ils haussèrent finalement les épaules et ne cherchèrent pas à en savoir davantage sur un randonneur qui puait autant. D'un battement de main, ils lui firent signe de décamper.

Humilié, Nahël continua sur la petite route. Il marchait en effet depuis plusieurs jours sans se laver. Sans s'arrêter, il inspecta ses vêtements en loque, palpa sa barbe de Robinson, renifla l'odeur nauséabonde qui se dégageait de lui. Il découvrit même une petite croute d'excrément en bas de son pantalon. Il la frotta avec vigueur tout en claudiquant mais la gêne ne le quitta pas de toute la journée. A chaque fois qu'il croisait un tracteur ou un piéton il baissait la tête. A bien y réfléchir, Júan l'avait trahi. Le dédoublement ne lui avait pas été seulement profitable.

Par chance, la chaleur était telle qu'il ne rencontra personne dans les rues du premier village. Il grimpa sur les rebords polis du lavoir et plongea tout habillé dans l'eau transparente et glacée. Avec de grands gestes des bras, il lava dans un même bain et son corps et ses vêtements. Quand il ressortit au

soleil pour se sécher, il portait certes toujours les mêmes nippes de clochard, mais au moins était-il à peu près propre et présentable.

La route se mit à serpenter entre les vignes et les vergers enclos de murets. Dans l'un d'eux travaillait une équipe de journaliers. C'était une chance, le temps des récoltes arrivait et l'on manquait de bras. Nahël s'adressa au contremaître, un homme aux cheveux blonds tirant vers le blanc, aux traits graves et mélancoliques. Il sut trouver les mots, les gestes qui mettent en confiance. Le chef montra d'un coup de pouce les arbres et les autres hommes. Nahël rejoignit les cueilleurs.

8.

Quant venait le soir, après leur journée harassante, les travailleurs se laissaient tomber des branches comme des oiseaux blessés. Tout en conversant à voix basse et chantante, ils déployaient leurs membres et rejoignaient la petite route. Puis ils prenaient la direction d'une ferme abandonnée à un kilomètre de là. Pour se délasser, Nahël faisait la course avec un gamin doté d'une lune rousse en guise de visage. Cet enfant souffrait d'un petit retard de développement, Nahël le devina à son regard et à la circonspection des parents, cueilleurs comme lui-même. Néanmoins il courait avec lui et le premier arrivé dans la cour dallée de grosses pierres ôtait sa chemise par-dessus sa tête et avait le privilège de s'asperger de l'eau du puits avant les autres. La mère avait donné à Nahël de nouveaux vêtements. Il faut l'imaginer maintenant dans une tenue plus colorée, pantalon flottant à carreaux rouges et blancs et chemise de coutil verte.

La ferme n'était qu'une halte pour les familles. Après avoir déchargé les remorques, chacune regagnait son propre logis dans les alentours. Nahël restait seul dans la bâtisse en ruine, responsable de la récolte de la journée. Il ne s'était pas présenté sous son vrai nom. Les cueilleurs l'appelaient donc Júan, avec un peu d'ironie tout de même car ils voyaient bien qu'il n'était pas espagnol. Ils l'avaient adopté tout de suite, séduit par son panache

d'aventurier. Sa puissance de travail leur en imposait. Quoi qu'on lui demandât, il s'attelait à la tâche et élaborait des stratégies pour gagner du temps. D'aucuns auraient pu lui reprocher de bousculer les cadences, mais dans ce domaine agricole régnaient la bienveillance et la pondération. Et après tout, Júan n'était que de passage.

A midi il mangeait avec les parents du gamin : un homme peu loquace vêtu à la façon d'un employé de bureau, avec quelques mèches collés sur le crâne et des lunettes cerclées d'or ; une femme qui marchait ventre en avant, caquetante et gaie, toujours soucieuse du bien-être de chacun. C'était elle qui donnait le pain et le fromage, les olives et le chorizo, parfois une salade de riz, de haricots et de tomates. Elle distribuait également des abricots ou des pêches récoltés le matin-même. A la fin du repas, elle rassemblait les restes et les tendait à Júan pour son dîner.

Il passait ses nuits dans la grange, enroulé dans une couverture légère. Le matin le contremaître le trouvait encore endormi, souriant dans son sommeil. Il appelait, puis se détournait avec pudeur parce que le dormeur n'en avait pas. Au bout d'un mois, dès qu'il commença à faire frais au lever du jour, il frottait une allumette, faisait un petit feu dans la cour et y réchauffait des tranches de pain sur lesquelles il étalait de la Vache qui rit. Il tendait les tartines à Júan qui les engloutissait avant de partir au travail.

Cet homme taciturne et accommodant semblait pourtant ressasser quelque douloureux souvenir. Le père du gamin racontait qu'il avait été soldat et que sous son crâne résonnaient encore les coups de fusil et l'explosion des grenades. Cela ne l'empêchait pas d'enseigner des rudiments d'espagnol à Júan avec beaucoup de pédagogie.

- Mi nombre es Ruben.

- Ah ! Ruben.

- Mi nombre es... ? articulait-il en tapotant la poitrine de Júan.

- Mi nombre es Na... euh, Júan !

- Júan ? Muy bien.

Puis il désignait un objet à proximité.

- Mi nombre es martillo.

- Martillo... Marteau !

Montrant le couteau dont il se servait pour cueillir.

- Mi nombre es cuchillo.

- Cuchillo !

Les semaines passaient ainsi, au rythme des récoltes et de cet apprentissage paisible. Après la cueillette des fruits, il y eut les moissons, puis les vendanges. On accueillit de nouveaux travailleurs. Les journées semblaient plus longues, plus monotones. Comme s'il était intimidé de diriger une aussi grande équipe, le contremaître se montrait plus distant. Parfois il installait un fauteuil d'osier au bord des vignes et un sexagénaire en pantalon de velours y prenait place, caricature de propriétaire terrien d'un autre temps. Une partie de la journée, ce patriarche fumait des cigarillos en commentant avec le contremaître les performances des vendangeurs. Un jour il appela Júan et l'interrogea. Júan dut rester debout, les mains jointes devant cet homme qui trônait au milieu de ses terres. Plus jamais, se jura-t-il, plus jamais une telle humiliation. Puis il oublia.

Avec les nouveaux journaliers maghrébins il y eut bizarrement quelques frictions. Bien qu'ils fussent proches de lui par la culture et la religion, sa présence à la ferme semblait les contrarier. Peut-être avait-il contrevenu sans le savoir à certains usages pour se faire embaucher. Peut-être aurait-il dû d'abord s'adresser à leur chef et lui verser une sorte de tribut. Mais quand il le comprit il était déjà en place depuis plusieurs semaines et refusa de se soumettre. Malgré leurs demandes de plus en plus insistantes il fit la sourde

oreille. Pas question de se laisser racketter dans cette ferme au milieu de nulle part après ce qu'il avait enduré depuis Villefranche, précisément pour ne pas l'être.

Contrairement aux Espagnols les journaliers se gaussaient de son prénom ibérique. Une supercherie, un désaveu de ses origines. Ils le surveillaient sans cesse et n'hésitaient pas à lui adresser des remontrances. Quand Júan plongé dans ses rêveries se retrouvait bien au-devant des autres parmi les vignes, ils le rappelaient sèchement à l'ordre. Ils montraient le patron du menton, sommant Júan de ralentir. Bien sûr, ce dernier n'obéissait pas et son insoumission mettait le chef hors de lui, un nabot dont la tête lui arrivait à hauteur de poitrine. Deux ou trois fois cet homme colérique glissa l'ongle de son pouce sur sa gorge en foudroyant Júan du regard.

A midi, Júan parvenait à éviter leur compagnie en restant avec la famille du gamin. De toute façon, ils se regroupaient sous un arbre et mangeaient à part. A la fin du repas, dans le silence de la pause méridienne, l'un ou l'autre vociférait dans son portable contre une épouse restée au pays. Puis ils se tournaient vers Júan et prenaient plaisir à l'épier de loin et à commenter ses gestes. Un jour, alors qu'il faisait la sieste, le chef s'approcha avec un de ses camarades et lança son couteau contre un tronc derrière le dormeur. Júan sursauta, sortit son propre couteau et fit de même. Puis il les bouscula pour le récupérer.

- Sales cons, lança-t-il en arabe.
- Pourquoi tu nous parles pas ? On pue ?
- C'était mieux avant que vous arriviez.
- Ça fait des années qu'on vient là. C'est plutôt à toi de te casser.
- Je ne vous cherche pas d'embrouille, moi.

- Tu respectes rien. Pourquoi tu vas plus vite que les autres ? Tu crois que tu vas être mieux payé ?

- Je fais les choses comme ça me chante.

- Je t'ai jamais vu prier.

- Ce n'est pas ton problème.

Le mépris et la fureur convulsaient la face du petit homme. Son poing se leva à la hauteur du visage de Júan, mais il n'osa pas frapper. Le second homme tira sur la manche de son camarade, montrant les paysans qui les observaient, et tenta de l'éloigner de Júan. L'énergumène lâcha une dernière salve.

- Et ton téléphone, il est dans ta tête aussi ?

- Quoi, mon téléphone ? Qu'est-ce que tu racontes ?

- Tous on a un portable. T'en as fait quoi toi du tien ?

- Pas besoin.

- Comment tu donnes des nouvelles à ta famille ?

- J'en ai pas, bredouilla Júan.

- Un homme sans famille, sans portable, y doit bien y avoir une raison.

- Demande à ta mère.

- C'est ça, continue de faire le mariole, tu vas voir.

Les deux hommes finirent par rejoindre le groupe et tout le monde se remit au travail. Néanmoins l'accrochage n'était pas passé inaperçu. A la fin de la journée, il n'y eut plus la course habituelle avec le gamin et Júan se rendit compte que la mère évitait son regard.

Un temps la vie à la ferme retrouva pourtant son rythme ample et paisible. Le retour au calme fut facilité par un changement d'activité. Les vendanges

se terminaient, le travail consistait maintenant à récupérer une partie des raisins et à les suspendre à des fils de fer pour les faire sécher au soleil. Puis au fur et à mesure à reprendre les grappes séchées et à les égrener avant de les mettre en sac. Cette nouvelle tâche tranquille fut confiée aux familles autochtones et, sans qu'il sût pourquoi, à Júan. Ce dernier l'accueillit comme une bénédiction. La plupart des autres journaliers continuaient dans les vignes, alors que lui s'en échappait. Il remercia intérieurement ce dieu qu'il négligeait peut-être mais qui faisait preuve à son égard de tant de mansuétude.

Finis le travail d'équipe entre les rangées, finies les cadences qu'il fallait veiller à ne pas dépasser. Pour la récolte des raisins secs, il fallait être plus précis et plus lent, chacun s'occupait de ses propres grappes. Quelle paix ! Júan les saisissait une à une avec toute la minutie dont il était capable. De temps en temps il portait un grain à sa bouche et savourait la chair dodue gorgée de sucre.

Les pauses étaient fréquentes, on s'étendait sur le sol cimenté des séchoirs, protégés du soleil par les grappes encore pendues. Les Espagnols se lançaient dans des causeries languissantes. Júan se reposait à l'écart bercé par le chantonement de leurs histoires villageoises. Etendu sur le ventre, des grains de raisin collés contre les coudes et le menton, il prolongeait ce temps d'insouciance, profitant du répit qui lui était accordé à proximité des paysans protecteurs. Parfois, tous se taisaient et dans le silence bourdonnant de guêpes, la femme glissait un regard oblique dans sa direction en soulevant sa jupe pour avoir un peu de fraîcheur.

Le soir on se quittait plus tôt. Júan se claquemurait dans la grange. Non loin de là dans les vignes les journaliers campaient sous de grandes tentes vertes. Il entendait leurs conversations et leurs chants résonner sous les étoiles mais se sentait à l'abri de leurs humeurs vindicatives.

Pourtant, un dimanche, ils partirent par petit groupe sur la route, sans doute pour une virée dans la ville la plus proche. Júan les vit passer et demeura seul dans la cour. Quel soulagement ! Jouissant d'une tranquillité peut-être précaire, il se laissa aller à la vacuité d'une journée sans travail. Mais en fin d'après-midi, quand les hommes revinrent, il remarqua leurs regards narquois. Ils s'arrêtèrent devant le portail et le coléreux lança d'une voix insidieuse.

- Alors Nahël ! Ça va bien pour toi ?

Et l'interpelé en resta coi tandis que l'homme et ses acolytes s'éloignaient en ricanant. Jamais il n'avait mentionné son prénom devant qui que ce soit à la ferme. Ainsi d'une manière ou d'une autre avaient-ils fini par apprendre qui il était et qui il n'était pas. C'en était fait de lui. Désormais rien ne les empêcherait d'en parler aux paysans, en tout cas de l'en menacer. Ils auraient toute latitude pour le soumettre et n'hésiteraient plus à employer la force.

9.

Au milieu de la nuit, il rassembla son barda et d'une heure à l'autre son passage à la ferme fut relégué au rang des souvenirs.

Le gravillon crissait sous ses chaussures. Il suivait un chemin vicinal si étroit qu'il aurait pu le sauter à pieds joints. Il traversa des près où il n'était encore jamais allé. Pendant plusieurs mois il ne s'était pratiquement pas éloigné de la ferme. Il ne connaissait rien de ses alentours, comme s'il y était arrivé par les airs et n'en avait pas bougé. Bientôt, au sommet d'une colline, après avoir franchi un portail de fer soutenu par deux piliers coiffés de tourterelles, Il se retourna et embrassa la campagne du regard. Sans le savoir il avait vécu tout ce temps dans l'enceinte d'un immense domaine. Au centre une ferme fortifiée où étaient parqués des engins agricoles. Au loin sur la droite celle plus petite où il avait logé. Il y en avait d'autres encore, égrenées sur toute la surface du plateau. Sa gorge se serra. Pourquoi ne pas revenir en arrière, pourquoi ne pas attendre le matin et demander au patriarche une place dans une autre équipe ? Sa douce existence parmi les paysans reprendrait ainsi son cours. Mais non, c'était impossible, ses compatriotes avaient déjoué son subterfuge. Sans doute sa balafre sur le front le rendait-elle encore plus facilement identifiable. Il était obligé de fuir encore.

Il descendit la colline, longea des champs moissonnés, traversa des bois, parcourut d'autres domaines. Il coupa à travers des prairies où paissaient des vaches entourées de leurs veaux. Le jour se levait quand il entra dans un hameau où le chauffeur d'un tracteur lui adressa un signe de reconnaissance. Il refusa pourtant de monter dans la remorque. Il but l'eau d'une fontaine, reprit la route. Du fond de son être montait une grande tristesse, la nostalgie de cette vie bucolique et intemporelle qui l'avait rendu si heureux pendant des mois.

Il franchit d'autres collines, d'autres prairies, d'autres plateaux. Il se retrouva dans une nouvelle forêt. Il marchait comme anesthésié, sans plaisir ni fatigue, le cœur de plomb. La journée s'écoula sans saveur, la nuit tomba subitement. Il s'arrêta pour camper et manger, compta du bout des doigts l'argent gagné à la ferme, s'endormit dans son sac, recroquevillé sur lui-même.

Cependant le matin lui chuchota de nouvelles promesses. Le chant d'un merle et la brume féerique suffirent à distiller en lui un regain d'espoir. Il alluma un feu et prépara un petit déjeuner à base de pain et de Vache qui rit comme le faisait le contremaître, puis il reprit la marche en faisant sauter son baluchon sur ses épaules.

Jusqu'à ce jour, il s'était cru au centre de l'Espagne. Plusieurs semaines encore avant d'atteindre le Sud du pays. La traversée du détroit de Gibraltar et le passage au Maghreb, il les envisageait comme d'improbables péripéties. Mais après une énième colline, après une énième prairie, après un énième plateau, soudain la mer déploya sous ses yeux sa nappe chatoyante. Elle était là, bien réelle au bas d'interminables pierriers en pente très raide. Ainsi avait-il travaillé plusieurs mois à la ferme sans deviner que la Méditerranée n'était qu'à deux jours de marche. Quelle surprise ! Il n'en fallut pas plus pour aiguillonner son optimisme. Non, il ne traînerait pas infiniment le souvenir doux-amer du bonheur à la ferme. Non, il ne se laisserait abattre

ni par l'adversité ni par la fatalité. La mer l'appelait de toute sa lumière, de son immensité. Une bourrasque fouetta son enthousiasme. Il reçut sa forte poussée dans le dos et commença de dévaler le raidillon.

Ses chaussures dérapaient dans les éboulis. De palier en palier il dégringola, les bras déployés comme s'il cherchait à s'envoler. A mi-hauteur, sa main rencontra par hasard un filin d'acier tendu à un mètre du sol, sans doute les vestiges d'un dispositif destiné à transporter des blocs de pierre. Affermissant sa prise il se laissa glisser le long de ce téléphérique improvisé. Enivré par la vitesse et le vent, il dépassa des hangars en ruine, coupa à travers une carrière désaffectée, contourna de monstrueuses machines à l'abandon, escalada des treuils et des cabestans. En un éclair il se retrouva au pied de la montagne, à l'entrée d'une zone portuaire.

Resserrée entre la mer et les parois rocheuses, cette zone faisait tampon avec la ville qui alignait plus loin ses petites façades délavées. Nahël se dirigea vers les rues rectilignes où dans les relents de pêche alternaient bars et boutiques aux stores avachis. Sur les quais, il se mêla à la foule des mareyeurs et des ménagères qui entouraient le retour des bateaux. Il arborait un sourire béat et pacifique, néanmoins dix minutes à peine s'étaient écoulées que des policiers le remarquaient déjà. Ils l'alpaguèrent, le tirèrent par l'épaule loin des paniers de poisson. Telle une chose puante, ils le maintenaient à bout de bras. Effectivement, son allure était rebutante et le reflet qu'il entrevit dans les vitres d'une brasserie en se débattant le consterna lui-même. Avec son pantalon bariolé et sale, sa blouse informe, ses cheveux et sa barbe ébouriffés, son regard illuminé et sa cicatrice sur le front, il avait tout d'un dément échappé d'un asile. Ainsi fagoté, il ne pouvait échapper à la vigilance des forces de l'ordre.

Les agents le poussèrent jusqu'au fourgon.

- Enfin quoi, j'ai mes papiers ! s'insurgea-t-il.

Mais le français dans lequel il s'exprimait démentait la nationalité mentionnée sur sa carte d'identité. Quand il essaya de rattraper son erreur, leur méfiance redoubla.

- Finalement, t'es d'où ? C'est quoi ta langue ?
- J'en parle plusieurs.
- Et même pas espagnol !

Nahël bafouilla.

Pire, il n'avait pas eu la jugeote d'apprendre par cœur le lieu et la date de naissance du moribond du dispensaire. Quand les policiers l'interrogèrent, il ne sut que répondre. Puis ils consultèrent le fichier central et découvrirent que Juan était mort.

Dès lors ils laissèrent libre cours à leur exaspération. C'était des agents de Frontex, la police internationale des frontières. Ils le conduisirent à leur dépôt dans la périphérie de la ville, accroupi à même le plancher de tôle du fourgon, la tête entre les genoux.

- Ton nom ? cria un des agents une fois dans le bureau. Et le vrai cette fois !

- Nahël Mezzali.
- On s'en doutait, ça se voit sur ta gueule.
- Qu'est-ce qui se voit sur ma gueule ?
- Que t'es un Arabe !

Il se redressa, furieux, mais sa rébellion ne fit que les exciter. Ils le matraquèrent, le ceinturèrent, le jetèrent sur le sol et l'obligèrent à rester à genoux. Puis ils se passèrent la carte d'identité par-dessus sa tête. Ils commençaient à voir en lui une prise plus intéressante que les habituels *harragas* qu'ils traquaient à longueur d'année sur le port et en mer. Pas

moyen pourtant de l'accuser de meurtre : d'après le fichier central le dénommé Juan Gorrochategui était décédé de mort naturelle. Cependant ce grand type balafre, puant et trop sûr de lui les intriguait. Était-ce un criminel en cavale, un dealer en rupture avec son réseau, un contrebandier naufragé ?

Un hurlement retentit soudain à travers les murs et comme un seul homme les trois agents se précipitèrent hors du bureau. Pendant plusieurs minutes, des cris et des heurts firent trembler les minces cloisons du dépôt. De toute évidence un migrant indocile donnait du fil à retordre à Frontex. Resté seul au centre de la petite pièce encombrée de casiers métalliques, Nahël eut le temps de ruminer sa rancœur. Ne serait-il donc jamais libre d'aller où bon lui semble ? Devrait-il toute sa vie rester sur ses gardes et éviter tout contact avec ses semblables ? Au bout d'un moment, comme l'attente se prolongeait, il prit le risque de se relever.

Les aiguilles de la pendule murale indiquaient midi. Au-delà de la large fenêtre coulissante s'étendait un jardin public à l'ombre de grands pins parasols. Quelques tables en bois qui devaient accueillir l'été les familles et les randonneurs. Une ambiance de liberté et de vacances. Lorsque les agents avaient poussé Nahël dans la pièce, ils avaient négligé de le fouiller et de lui passer les menottes. Quand ils reviendraient, encore énervés par la rébellion du *harraga*, ils s'entoureraient probablement de plus de précautions. Nahël ne pouvait laisser passer sa dernière chance. La petite clé de la baie était rangée dans le tiroir du haut d'un des deux bureaux métalliques, à portée de main. Nahël déverrouilla la poignée et enjamba la fenêtre.

10.

Les vagues chuintaient sous la lune. Elles repoussaient l'une après l'autre leur fine lisière dentelée, puis s'enfouissaient dans un murmure. Il devait être près de minuit, pensa Nahël, dans le bureau de Frontex les aiguilles de la pendule avaient fait un tour complet. Et lui, un sacré pied de nez aux agents de la police des frontières.

Il les revoyait courant en tous sens dans le jardin, jurant et s'interpelant, puis revenant bredouilles après avoir bousculé un SDF qui ressemblait vaguement à Nahël. Pas un instant ils n'avaient imaginé que ce dernier avait jugé plus astucieux de rester sur place plutôt que de fuir en terrain découvert.

Dans la cabane de jardinier accolée au dépôt, il avait tranquillement attendu que retombe leur vaine agitation. Quand il comprit qu'il ne risquait plus d'être découvert, il avait ôté ses vieux vêtements trop voyants et les avait entassés dans une poubelle. Une salopette de travail était pendue à un clou. Il l'avait enfilée, avait fourré dans les poches sa petite liasse de billets enveloppée de plastique. Enfin, à grands coups de ciseaux, il avait dégrossi la forêt de poils hirsutes qui recouvrait son crâne, ses joues et son menton, puis peaufiné sa métamorphose à l'aide d'un rasoir jetable trouvé lui aussi sur une étagère.

Allongé sur le dos, les coudes enfoncés dans le sable, il contemplait les vagues qui léchaient ses orteils. La ville devait se trouver à une vingtaine de kilomètres. Après le petit parc public il avait marché le long des rochers, s'était éloigné en suivant la côte sans rencontrer d'obstacle. Petit à petit les falaises à sa droite s'étaient élevées, il ne fut bientôt plus question de les gravir. En contrebas se succédaient plages de sable ou de galets et digues naturelles. A la tombée de la nuit il avait franchi une avancée rocheuse qui marquait le début d'une petite crique. S'estimant en sécurité, il s'était affalé dans le creux d'une dune et n'en avait plus bougé.

Il planta son canif dans le sable. Des tiraillements de faim contractaient son estomac, ses membres ne répondaient plus à sa volonté. Son menton retomba sur sa poitrine.

Plus tard, quand il rouvrit les yeux, la lune bordée d'une trainée nuageuse le toisait. Une à une les étoiles plongeaient dans les flots noirs. Désorienté, il s'abandonna de nouveau à la torpeur et reprit le cours de son rêve, un rêve pénible qui racontait son existence loin des êtres et des lieux qui lui étaient chers. Depuis combien de temps ne leur avait-il pas donné de nouvelles ?

La lune elle-même finit par sombrer. Une sensation de détresse paralysa Nahël. Immobile dans le silence glacé, il se débattit de longues minutes contre le découragement. Puis la ligne d'horizon pâlit dans les premières lueurs du jour. Le soleil émergea, la température remonta et Nahël y gagna un certain apaisement.

Mais à l'épuisement s'ajouta bientôt la soif. Nahël déglutissait sans cesse, cherchant la salive au fond de son gosier. Quand il essaya de réagir, de se relever, ses jambes ankylosées lui opposèrent une telle résistance qu'il finit par renoncer. De toute façon, où aller, où se réfugier ? Dans la petite crique cernée de rochers, il n'y avait que des galets, des bois flottés, des algues séchées. De toute la journée, il ne se déplaça qu'une fois pour satisfaire ses

besoins naturels au bas de la falaise. Il en profita pour l'examiner un instant. Elle semblait immense et infranchissable. On n'en apercevait même pas les crêtes qui se dissolvaient dans le ciel aveuglant. Impossible ne serait-ce que de s'imaginer gravir cette paroi abrupte. Nahël revint sur ses pas et s'étendit sur la dune, précisément au même endroit, dans son empreinte marquée en quelques heures dans le sable.

Le second matin, encore plus faible, il se rebella. Il tenta de se sermonner à voix haute, mais sa gorge était déjà trop sèche pour émettre la moindre parole. Le coassement étranglé qui en sortit l'effraya. Péniblement il parvint à se mettre debout, au plus vite il essaya de s'éloigner de cette tombe où il s'enterrait vivant. Rien autour de lui que la plage d'une blancheur éblouissante. Il tituba jusqu'aux rochers qui délimitaient la crique, à l'opposé de ceux qu'il avait franchis pour y accéder. S'efforçant de les escalader l'un après l'autre, il retomba plus d'une fois sur les mains, s'écorchant aux arêtes les plus vives. Ce n'est qu'au bout de nombreuses tentatives, alors qu'il se retrouvait encore à quatre pattes, le nez contre la pierre, qu'il entendit le clapotis d'un filet d'eau à quelques centimètres de son visage. Il tendit le bras, emplit le creux de sa paume et but. Alors, une fois de plus depuis le début de ses tribulations, il se sentit redevable envers Dieu et le remercia. Puis il s'assoupit, la tête entre deux blocs.

Quand il revint à lui il n'eut pas le courage de reprendre la marche et de dépasser l'obstacle que constituait l'éperon rocheux. Il regagna son domaine, requinqué et plus confiant. De nouveau les pensées prenaient forme dans son esprit. Il n'était plus assoiffé, savait où se désaltérer et pour ce qui était de manger, cela pourrait attendre. Sans trop d'appréhension, il se lova au creux de la grande volute dessinée à l'image de son corps.

Le lendemain, son esprit était toujours aussi clair, mais il n'éprouvait ni besoin ni désir. Les heures passaient, il s'étirait, savourant la caresse du sable sur sa peau. Il délirait un peu, sans en avoir vraiment conscience. Des

silhouettes dansaient dans la clarté trop vive du soleil, elles lui adressaient des signes, l'interpelaient sans qu'il sût que répondre. Peu à peu il s'habitua à leur présence. C'est d'ailleurs pourquoi, lorsqu'il entendit un froissement derrière lui et qu'il se retourna, la forme allongée un peu plus haut sur la dune lui parut-elle d'abord familière, au même titre que les autres hallucinations. Mais au bout de quelques secondes il sursauta et se releva. A cinq mètres de lui se tenait une jeune fille vêtue d'un short en jean et d'un débardeur clair. Troublé, il esquissa trois pas en avant, deux de côté, comme pour une danse primitive. La jeune fille secoua ses mèches blondes raidies par le sel marin.

Il se passa la main sur le visage, éructa un son. Elle écarquilla les yeux.

- Tu es sûr que ça va ?

Elle parlait anglais, avec un accent américain pour autant que Nahël pût en juger. Il essaya de lui répondre mais l'émotion et la soif l'étranglaient. Il lui fit signe de patienter et courut jusqu'au petit ruisseau, aspira plusieurs gorgées d'eau, s'aspergea le visage et revint. Assise en tailleur, la fille avait ouvert un magazine et lisait. Elle leva néanmoins les yeux pour rendre son regard à Nahël qui la dévisageait sans chercher à cacher son ébahissement.

- Contrairement aux apparences je ne suis pas un fantôme, affirma-t-elle.

Le ton moqueur fit percevoir à Nahël à quel point son comportement pouvait sembler ridicule pour qui ne savait rien de ses tribulations, de son décrochage dans l'irréalité depuis plusieurs jours.

- Bonjour, parvint-il à articuler en se laissant tomber sur le sable à un mètre d'elle.

Son salut était rauque, à peine audible. Il se racla la gorge, la sentit contractée, douloureuse.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu me comprends quand je te parle ?

Dans la voix aiguë, un peu fêlée, de la fille un mélange de compassion et d'ironie. Il acquiesça.

- Alors, c'est quoi ton problème ?

Il réfléchit un instant, se tapota le ventre.

- Tu as faim ?

Sans attendre de réponse elle tendit la main vers son sac-à-dos, ouvrit une poche latérale, en ressortit deux sachets de fruits secs, deux pommes et deux barres de céréales.

- Il faut croire que tu savais que je serai là, releva-t-il d'une voix plus distincte.

- Quand j'arrive ici, j'ai toujours faim. Je descends la falaise, je me repose un peu et puis je repars. J'ai besoin de calories.

- Tu viens de là-haut !

- Bien sûr. Il y a une voie équipée. Tu ne l'as pas vue ?

- Je n'y connais rien.

- Tu fais quoi alors ici ? A part la grimpe, il n'y a pas grand-chose...

Nahël ne sut que répondre. Son attention se porta sur les chaussons d'escalade posés à côté de la fille, sur les mousquetons accrochés à son sac. Il ne s'était pas montré perspicace. Elle lui offrit la moitié de ce qu'elle avait apporté et tous deux se mirent à mastiquer en silence. Concentré, Nahël surveillait le passage des aliments dans son œsophage. Quant à la fille, elle mangeait posément, balayant la mer, la plage et les rochers du regard de ses yeux bleu clair sans s'étonner outre mesure de la présence de Nahël dans cette crique isolée.

- A vrai dire, je ne sais pas trop, répondit-il avec quelques minutes de retard.

- Tu ne sais pas quoi ?

- Eh bien, ce que je fais ici. Je suis parti de la ville, j'ai longé la plage et me voilà.

- Quelle ville ?

- Là-bas, dit-il en tendant le bras. Je ne sais pas à combien de kilomètres. Ça doit faire dix heures de marche.

- Et tu vas où ?

Nahël fit encore un geste vague.

- *Harraga* ?

- Même pas.

- Alors quoi ?

- C'est compliqué. Disons qu'il vaut mieux que je reste loin de chez moi pendant un moment et que je n'ai plus mes papiers, enfin j'avais les papiers d'un autre, mais ils me les ont pris.

- Ils ?

- La police des frontières.

- Ah.

- Bref, je commence à me dire que je serais peut-être mieux de l'autre côté, conclut-il en désignant du menton la direction du Maghreb.

- D'habitude, les gens dans ta situation font le passage dans l'autre sens.

Nahël haussa les épaules.

- C'est quoi ton nom ?

- Anetta.

- Américaine ?

- Oui, mais une partie de ma famille vient d'Europe, un peu de tous les pays en fait. Et toi, tu t'appelles comment ?

- Nahël.

- Tu es d'où ?

Il répondit en imitant son accent et sa façon de parler : "je viens un peu de tous les pays en fait". Elle pencha le buste en arrière, l'observant entre ses cils décolorés, et se contenta d'enfourer davantage ses orteils dans le sable. Puis d'une détente elle se releva, marcha jusqu'au rivage et fit quelques pas dans les vagues. Elle s'aspergea les bras et le visage. Son corps musclé et potelé étincelait sous le soleil. De minuscules cristaux faisaient scintiller ses taches de rousseur. Aveuglé par la réverbération de l'eau, Nahël ne put s'empêcher de contempler sa silhouette tandis qu'elle revenait vers lui en s'arrêtant ici et là pour observer un coquillage ou un bois flotté. Elle se pencha sur son sac, en retira une serviette rouge et se sécha les jambes. Nahël sentit sa respiration s'accélérer. Difficile de ne pas réagir à la sensualité de son dos droit, de ses reins cambrés, du sillon entre ses seins comprimés par le soutien-gorge d'escalade. Sans doute remarqua-t-elle son trouble car quelques instants plus tard, le visage soudain fermé, elle rassembla ses affaires.

- Tu fais quoi dans la vie ? balbutia-t-il pour reprendre contenance.

- Pourquoi ?

Et sans tenir compte de son air effaré, elle lui adressa un dernier salut et s'éloigna en direction de la falaise, l'abandonnant à son sort.

11.

Il s'était finalement relevé et l'avait rattrapée sans vraiment reprendre ses esprits, en tout cas sans trouver d'argument pour la retenir. Bye-bye avait-elle marmonné de nouveau du bout des lèvres et elle s'était lancée dans l'ascension de ce qu'elle appelait une voie de grimpe mais qui aux yeux de Nahël n'était rien d'autre qu'une trace un peu plus claire dans la roche. Il avait bien tenté de s'accrocher aux mêmes endroits qu'elle, mais tout le poids de son corps s'était alors reporté vers le bas, jamais ses cuisses et son postérieur ne lui avaient paru aussi pesants. Il était retombé sur le sable comme une outre à moitié vide. Plus haut, à une dizaine de mètres, Anetta attaquait un passage en surplomb. Ses doigts précis effleuraient la pierre, récupéraient les mousquetons, enroulaient la corde verte autour de ses épaules. Nahël repéra pour la première fois les pitons dont elle se servait, mais le premier lui parut déjà inatteignable, et de toute façon sans utilité pour lui qui n'avait ni corde ni expérience. Il fallut près d'une demi-heure à Anetta visiblement experte pour atteindre le sommet.

En trois temps, sans un regard vers le bas de la falaise, elle disparut dans le firmament. D'abord sa tête blonde, puis ses épaules dorées, enfin ses cuisses aux muscles étirés. Il sembla à Nahël qu'il entendait siffler le vent tout là-haut. S'il avait été plus agile, il aurait pu la suivre, ils auraient marché

ensemble, auraient traversé le plateau, se seraient peut-être dirigés vers une maison accueillante. Mais il se retrouvait de nouveau sur la plage déserte, plus seul qu'avant son passage. Il retourna sur ses pas et s'agenouilla près des traces qu'elle avait laissées dans le sable. Il les effleura de la paume en bredouillant des paroles insensées pour conjurer son départ inopiné.

Les jours suivants pour meubler la solitude il reprit ses conversations fiévreuses avec la mer et le vent, la nuit avec les étoiles. De nouveau il connut l'alternance du doute, de l'égaré et de l'exaltation, la succession des moments d'abattement et de communion avec la nature. La faim le tenaillait. Cependant il ne se décidait pas à reprendre son exode le long de la plage. Les heures passaient sans que revînt l'envie de lutter et de vivre.

Sa perception du temps se fit de plus en plus confuse, au point que lorsqu'Anetta redescendit de la falaise il ne savait si un, deux ou trois jours s'étaient écoulés. Alors qu'il n'avait pas entendu le moindre frottement, le moindre heurt d'un caillou détaché de la paroi, soudain il la vit au pied de la voie qui enroulait sa corde et accrochait ses mousquetons à son baudrier avec des gestes saccadés. Elle paraissait agitée, mal à l'aise. Elle s'avança jusqu'à la silhouette étendue sur le sable, celle d'un homme grand et solidement charpenté mais affaibli et apparemment incapable de se relever. Avec circonspection elle s'assit près de lui. Sans doute dans sa retraite tout en haut sur le plateau avait-elle éprouvé le remords de l'avoir laissé sur la plage sans nourriture. Elle avait dû pressentir qu'il ne bougerait pas, que son instinct de survie s'émoissait. Plus le temps passait moins il aurait la force de repartir et d'aller chercher des provisions dans une autre ville plus loin sur la côte, ni de retourner vers celle qu'il avait fuie. Sans connaître son histoire elle avait deviné qu'il baisserait les bras, vaincu par une fatalité dont il ignorait lui-même la nature.

Elle remarqua qu'il était resté dans son trou, qu'il l'avait même approfondi, sans doute pour se protéger du vent la nuit. Son visage pelait. Il tourna la

tête et tendit la main avec lenteur tandis qu'elle ouvrait devant lui une petite gamelle en aluminium qui contenait une salade thon tomates pommes de terre. Il mastiqua, avala avec soin comme s'il craignait de s'étouffer. Elle lui éplucha ensuite une orange qu'il mangea avec les mêmes précautions.

Elle non plus n'avait pas une perception très précise du temps, mais pour d'autres raisons. Comme elle le raconta à Nahël, elle prenait ses vacances chez une cousine avant de rejoindre à Barcelone l'école d'architecture où elle était inscrite. A part l'escalade, les repas et les siestes son existence se déroulait sans repères bien marqués. La rencontre avec Nahël avait rompu cet enchaînement invariable. Avec sa balafre et son allure de Robinson, il était aussi intrigant qu'inquiétant. A chaque instant elle se disait encore un instant de passé et il n'a rien mangé. Ce matin avant le lever du jour la culpabilité l'avait tirée du lit. Sans perdre une seconde elle avait rempli son sac à dos et couru vers le haut de la falaise.

Nahël lui parut encore amaigri. Les lignes de son corps s'estompaient dans le bleu délavé de la salopette. Elle se demanda s'il était malade mais renonça à l'interroger tant il semblait las. L'extrême fatigue l'empêchait de communiquer. Il observait Anetta avec détachement, comme si elle n'était pas tout à fait réelle.

Les jours suivants, elle revint chaque matin avec son sac plein et prit soin de lui. Ils se parlaient peu. Au bout de quelque temps il se mit à la suivre au bord de l'eau. La voir nager le ravissait, mais il n'avait ni l'envie ni le courage de plonger et de la rejoindre. Alors que lui-même se sentait proche de l'évanescence, l'énergie physique et la matérialité d'Anetta le subjuguèrent.

Il l'accompagnait aussi dans ses promenades autour de la crique, quand elle tentait de débusquer des crabes dans les rochers. Il admirait son naturel, sa gaieté, son dynamisme. Pour une fois dans sa vie il se trouvait en présence d'une force vitale supérieure à la sienne. C'était bien elle et non lui

qui faisait preuve de fougue et d'audace, elle qui une fois par jour descendait puis remontait la paroi verticale à la seule vigueur de ses bras. Il avait bien essayé encore une ou deux fois, mais cela lui était tout simplement impossible. Il restait au bas des rochers tandis que la silhouette de la jeune grimpeuse sinuait entre ciel et pierre. Puis il retournait à son existence de reclus, les oreilles bourdonnant du déferlement des vagues, la peau brûlée par le soleil, grelottant dans le froid de plus en plus vif des nuits.

Anetta passait somme toute peu de temps sur la plage, mais ses visites occupaient toutes les pensées de Nahël. Le fulgurant désir du premier jour avait disparu. Elle était devenue une déesse marine plus qu'un être de chair, une figure mythologique incarnée dans un corps de sportive. Il ne venait même pas à l'esprit de Nahël d'essayer de se rapprocher d'elle et de la toucher. Ce fut elle qui un après-midi sans préambule posa la main d'abord sur son épaule puis sur son crâne rasé comme pour en jauger les contours.

L'instant d'avant elle se dorait au soleil à un mètre de lui, le suivant elle était sur lui, pesant de tout son poids, cherchant ses lèvres, l'étreignant de ses bras finement musclés. Puis, aussi sûrement qu'elle escaladait les falaises, elle fit glisser la salopette, déroula un préservatif sur son sexe et l'enfourcha. Ses jambes enserrèrent les hanches de Nahël. Elle l'enfonçait dans le sable à chaque balancement de son bassin, les yeux fermés, comme seule au monde. Ses bras en arc au-dessus de sa tête oscillaient dans une danse lente. Elle haletait, soupirait, criait, et au moment de la jouissance se pencha et chuchota à son oreille une sorte de prière.

Un quart d'heure plus tard, aussi soudainement qu'elle l'avait étreint, elle repartait. Le crépuscule s'annonçait, elle n'avait pas l'intention de passer la nuit sur la plage. Après l'amour Nahël avait sombré dans le sommeil. Il perçut vaguement des frôlements, rouvrit les yeux mais Anetta était déjà accrochée depuis longtemps à la paroi. De loin, appuyé sur un coude, il vit qu'elle atteignait déjà les derniers pitons. Il remarqua aussi qu'elle avait laissé un

vieux sac de toile visiblement gonflé de victuailles. Sa dernière descente, pensa-t-il. Il se précipita vers la falaise, juste à temps pour capter un ultime scintillement de sa peau dans le soleil couchant.

Il se rendormit enfoncé au creux de la dune, cherchant à retrouver un peu de sa chaleur sous la couverture qu'elle avait laissée, sur ses lèvres la frénésie de ses baisers. Quand il se réveilla, alors que le sommeil lui avait semblé durer quelques instants, l'aube nappait la plage d'une lumière rosée. Il se leva, marcha au bord de l'eau, toujours enveloppé de la couverture. Fredonnant pour se donner courage, il longeait la digue naturelle quand lui parvinrent des bruits de voix refoulés par le vent. Intrigué, il gravit les rochers et là, rien qu'en parcourant une vingtaine de mètres, il eut l'impression de pénétrer dans un autre monde. Le froid était mordant, les bourrasques si puissantes qu'il remonta le col de la salopette. Sur le rivage, ballottée par les vagues, une grande barque dégorgeait une procession d'hommes noirs vêtus de pantalons et de chemises rapiécés qui se hâtaient en direction de la digue et de la ville.

12.

L'affaire fut conclue en quelques secondes. Une fois leur cargaison de clandestins débarquée, les trois passeurs n'avaient plus qu'une chose en tête, reprendre la mer et abandonner au plus vite les migrants à leur destin. Nahël n'eut qu'à brandir sa poignée de billets froissés, ils n'avaient même pas compté. L'argent passa d'une poche à l'autre. Une aubaine pour eux comme pour moi, pensa-t-il, même si ensuite il ne lui resterait plus rien. Il retourna à son campement pour récupérer le sac d'Anetta, contournant les silhouettes en route vers la ville dont les lueurs pâlissaient dans le jour naissant. Les hommes ne s'inquiétèrent pas de sa présence. Avec sa grande salopette usée et sa couverture autour des épaules, Nahël avait le même aspect que ces relégués des temps modernes qui avançaient sur la plage vers leur destin.

Dans la barque, on ne parlait pas. De toute façon, dès qu'elle fut éloignée du rivage, il sembla à Nahël que les éléments se liguèrent pour lui faire regretter la terre ferme. Toute la journée les vagues explosèrent contre la coque. Pelotonné à l'étrave sous sa couverture détremnée, il se protégeait tant bien que mal des embruns. Il préférait cependant rester là pour surveiller les passeurs groupés à l'arrière autour du moteur et en qui il avait peu confiance. La fumée noire du diesel recouvrait en partie les banquettes où

quelques heures plus tôt s'étaient entassés les *harragas*. Au bout d'un moment les perceptions de Nahël nauséeux se limitèrent aux éclairs qui déchiraient par intermittence le ciel bas. La mer libérait sa fureur. Son ventre opaque haletait. Les rouleaux se cabraient au-dessus du pont, en apnée quelques secondes, prêts à le submerger, puis se brisaient autour de Nahël. A chaque fracas il sursautait. Quand enfin la météo se radoucit, les côtes algériennes miroitaient dans un rayon de soleil rasant, mais il demeurait perclus comme un galérien après le fouet d'un garde-chiourme.

A l'arrière les trois hommes commencèrent à s'agiter, leur regard se tournait de plus en plus souvent vers Nahël. Aussi quand ce dernier vit deux d'entre eux s'approcher avec une bouée informe comprit-il aussitôt qu'ils avaient l'intention de lui demander de sauter à l'eau.

En dépit de son épuisement il parvint à se relever. Il inspira pour recouvrer quelques forces mais sa vue restait brouillée, ses gestes pesants. Sur la mer encore houleuse, la barque continuait de tanguer et à chaque fois qu'elle s'enfonçait dans le creux d'une vague ses genoux ployaient. Sans pitié, les passeurs lui tendirent la bouée. Inutile de parlementer. Ils n'avaient de toute évidence aucune intention de se rapprocher de la côte. De lui-même Nahël se laissa tomber par-dessus bord comme un vulgaire rebut de pêche.

Ce ne fut pas le contact de l'eau froide qui lui rendit les idées claires, mais le frôlement d'un gros poisson contre sa cuisse. Sous le coup de la terreur il entrevit sa jambe déchiquetée par un requin : le sang qui remontait en volutes, la coupure nette et pourtant aucune souffrance. Dans un geste désespéré il lâcha la bouée et tendit le bras. Mais non, sa jambe était intacte. De soulagement il se laissa couler et très vite ses pieds touchèrent le fond. Par réflexe il donna une poussée et remonta. La surface n'était qu'à deux mètres au-dessus de sa tête. De l'eau salée plein la bouche, il toussa, cracha, parvint à prendre quelques inspirations. Ses bras moulinèrent et il s'éloigna de l'ombre qui louvoyait toujours autour de lui, abandonnant la

bouée. Il enregistra toutefois que la couleur du poisson était bien trop rose pour être celle d'un requin. Plutôt un bar ou un thon gigantesque... Nahël parcourut une dizaine de mètres d'une brasse frénétique, puis s'immobilisa et s'efforça de respirer plus calmement. La barque des passeurs pétaradait déjà à bonne distance. Pour eux, rien ne s'était passé, alors que Nahël venait de connaître la peur de sa vie. Debout sur le pont les trois hommes rangeaient leur matériel sans lui prêter attention. Ils avaient rempli leur engagement à son égard, peu leur importait désormais son sort. Le bateau s'éloigna vers le large, puis vira à bâbord et mit le cap vers un point éloigné de la côte.

Le silence retomba autour de Nahël. Etendu comme une brume invisible à la surface de l'eau, il repoussait les tumultes de la tempête. Nahël pesta un moment contre les passeurs, leur lança quelques injures inutiles, puis parvint à se reprendre et à analyser la situation. Il était toujours en vie, cela seul importait. Sur la mer ondulaient déjà les reflets de la lune. Après tout, la distance jusqu'à la côte ne paraissait pas infranchissable, une heure de nage suffirait probablement pour l'atteindre. Le plongeon dans l'eau froide et la panique avaient complètement chassé la nausée. Nahël commença par dénouer à tâtons les lacets de ses chaussures et les laissa couler. La salopette plaquée contre ses bras et ses jambes entraverait aussi ses mouvements. Il décida néanmoins de ne pas s'en débarrasser. C'était déjà assez peu propice d'arriver sans argent sur une côte étrangère, autant ne pas s'y présenter complètement nu.

13.

Il resta longtemps sur la plage tel qu'il s'y était échoué, étendu de tout son long sur le ventre, les lèvres et les narines pleines de sable. Au lever du jour la salopette commença à sécher dans son dos et sur ses épaules. Un crabe minuscule grimpait sur son crâne. Il releva la main pour le chasser, puis se retourna d'un bloc. A l'horizon le ciel délavé par la tempête étalait ses coulées pastel. Nahël inspira profondément. En dépit de son épuisement il avait réussi à atteindre le rivage et il arrivait sain et sauf sur ce nouveau continent.

Cette pensée le revigora. Il se redressa sur les coudes, inspecta les alentours. De guingois sur la plage, une dizaine de barques aux coques moisies voguaient sur un lit de filets déchiquetés. Une sorte de cimetière marin où les pêcheurs devaient se débarrasser du matériel hors d'usage. A près d'un kilomètre, un petit port se lovait au creux d'une anse ceinturée de verdure. Nahël alléché par la perspective d'y trouver à boire et à manger prit la direction des premières maisons basses et blanches.

Après son éprouvante traversée dans l'eau froide, la tiédeur du sable remontait voluptueusement le long de ses mollets. Une petite brise caressait son cou sous la salopette. Les genêts, les lauriers-roses, les jasmins et les bougainvillées répandaient autour de lui leurs parfums mielleux. D'un côté la

végétation qui multipliait les signes de bienvenue à son égard. De l'autre la mer qui lui susurrait à l'oreille ses chuchotements humides. Quelle magnificence ! Quel réconfort !

Après un angle droit, le chemin continuait parallèlement au rivage entre une double rangée de buissons parés de fleurs jaunes et pourpre. De petits êtres invisibles frétilaient au plus profond des feuillages, puis d'un coup d'aile se muaient en perruches ou en chardonnerets. A chaque pas, lézards et coléoptères s'enfouissaient sous le sable. Un héron rasa soudain le haut de cette muraille végétale. Nahël baissa la tête. Avec une lenteur mesurée l'oiseau prit son envol au-dessus des dunes.

Nahël croisa d'abord des enfants, un quarteron morveux qui se rendait à la plage, l'œil torve et plein de malice. Que se racontèrent-ils après l'avoir dévisagé de biais ? Peut-être une histoire de dealer ou de contrebandier balafre, ou se moquèrent-ils seulement de ses vêtements en loques.

Plus loin, devant les premières maisons de parpaing chaulé, deux jeunes femmes ondoyaient côte-à-côte dans de longues gandouras brodées. Elles aussi affectèrent de ne pas voir le voyageur. Elles s'éloignèrent d'une démarche alanguie, fines silhouettes de tanagra aux regards ardents. Nahël ne put s'empêcher de se retourner quand elles gloussèrent dans son dos, s'abstenant toutefois de leur adresser la parole, ne fût-ce que sous le prétexte de demander son chemin. Ce fut pourtant suffisant pour déclencher la fureur d'un échalas en djellaba sombre qui jaillit d'un bâtiment inachevé.

- Eh, toi, là ! Que veux-tu à ces femmes ?

Nahël fit volte-face.

- Qu'est-ce qui te fait croire que je leur veux quelque chose ? Est-ce que je leur ai manqué de respect ?

- Ton regard est une provocation ! Tu crois que je ne t'ai pas vu ? Tu les as offensées.

- Si c'était le cas, elles me l'auraient dit, non ?
- Dépravé ! Elles n'ont pas à t'adresser la parole.
- C'est à elles d'en décider.

Le chaperon trépigna sous le nez de Nahël.

- Je suis le représentant d'Allah dans ce village, tu n'as pas à discuter ce que je te dis. D'abord, qui es-tu ? Que fais-tu ici ? Comment es-tu arrivé ?

- De quoi je me mêle, marmonna Nahël en le contournant, peu soucieux d'en découdre avec un imam dès son arrivée en terre d'Islam.

- Arrête-toi ! Et réponds quand je te parle !

- Bizarre ce village où l'on doit rendre des comptes au premier venu.

Nonobstant les imprécations que débitait le saint homme dans son dos, Nahël continua sur la petite rue sablonneuse. Néanmoins son enthousiasme matinal s'en trouvait affecté et désormais ce ne furent plus les fleurs et les oiseaux dans le soleil levant qui accaparèrent son attention mais les regards suspicieux que lui jetaient les villageois. Assurément par quelques textos hargneux l'imam les avait-il déjà mis en garde. Passant devant des boutiques bien achalandées, Nahël ne put s'empêcher de dévorer des yeux les fruits et les légumes, les galettes de pain et les pâtisseries luisantes alignées sur les étals bourdonnant de mouches. Mais en dépit de son estomac tenaillé par la faim, il ne se décidait pas à s'arrêter. Pour quémander auprès des épiciers ? Quelle chance avait-il d'obtenir d'eux la moindre chose sans argent après sa friction avec l'homme le plus important du village ?

Au bout de la rue, alors que les maisons se raréfiaient, il commença pourtant à traîner les pieds. S'approvisionner dans ce port inhospitalier paraissait difficile, mais poursuivre le ventre vide tout simplement impossible. Une dernière boutique fit céder ses scrupules. Personne en vue pour surveiller l'étal. Nahël tendit la main et s'empara de tout ce qu'il pouvait

emporter. Puis il hâta le pas et bientôt, effrayé par sa propre audace, se mit à courir en laissant tomber une partie de son butin. Sa fuite fut de toute façon abrégée par l'arrivée d'une longue et vieille Mercédès qui s'immobilisa derrière lui dans une glissade. Comprimant la brassée de victuailles contre sa poitrine, Nahël ne se retourna pas sur la nuée d'hommes énervés que dégorgeaient les portières. En deux secondes ils rattrapèrent le voleur, le frappèrent, le jetèrent sur le sol. Les coups s'abattirent sur son dos et sur sa tête. Il eut beau se protéger, son arcade sourcilière gauche éclata. Sous la volée il crut sa dernière heure venue. Il se replia en position fœtale, les mains sur le crâne.

Traîné par les pieds il fut balancé dans le coffre comme un chien écrasé. La Mercédès démarra aussitôt sans que personne dans le village ne fit un geste pour l'arrêter. Bien au contraire, les gens qui assistaient à la scène hochaient la tête de contentement. Quelques instants plus tard, la vie de la bourgade reprenait son rythme languissant de début de matinée et seule restait sur le sable une petite trainée rouge à l'endroit où était tombé Nahël.

Quand il rouvrit les yeux, il crut qu'il faisait nuit. Il essaya de les ouvrir davantage et comprit sa méprise. Ses paupières tuméfiées l'empêchaient de voir le jour. Néanmoins ses sens n'étaient pas complètement endormis. Il perçut contre son corps les aspérités des gravats sur lesquels on l'avait jeté et devina autour de lui les déplacements de plusieurs personnes. Au bout d'un moment, une main le saisit à l'oreille et retourna sans ménagement son visage sur le côté. Nahël ne réagit pas. Bien que l'homme employât un dialecte, il saisit le sens de sa discussion avec les autres : les voyous, on n'en voulait pas ici, il fallait appeler la police, le voleur irait en prison comme il le méritait.

Plus tard, la seconde fois qu'il tenta d'ouvrir les yeux, il ne se laissa pas surprendre par le poids de ses paupières. Il lutta discrètement pour en reprendre le contrôle, les contracta, les étira, et parvint enfin à les soulever

comme s'il s'agissait de lourds clapets métalliques. Le vent sifflait dans la grange obscure où il se trouvait désormais seul. Il se ramassa sur lui-même, se retourna sur les genoux, se redressa, entreprit de se déplacer sur les gravats. Cette fois-ci il faisait vraiment nuit, constata-t-il après avoir escaladé à quatre pattes le tas de pierres au pied d'un mur à demi effondré. Avec précaution, il déploya ses membres et tenta de retrouver la maîtrise de son corps. En se retenant à une poutre calcinée, il se mit prudemment debout. Ses jambes flageolaient comme si un sac de ciment pesait sur chacune de ses épaules. Il suspendit son souffle. Non loin du mur, un pachyderme en gandoura de laine beige présentait son dos massif. L'homme semblait méditer, accroupi face à la plaine où se mouvaient une trentaine de tâches claires et deux ou trois plus sombres et plus mobiles. Apparemment les justiciers avaient confié la garde de Nahël à un berger. Après la raclée qu'ils lui avaient administrée, ils le croyaient sans doute hors d'état de s'enfuir et avaient réduit la surveillance.

Sans bruit, prenant garde de ne pas provoquer d'éboulement, il redescendit le tas, ramassant une pierre au passage. Difficile de savoir si le berger dormait ou pas. Nahël s'approcha encore et d'un coup sur la nuque l'assomma. Figé dans sa pose contemplative, l'homme bascula sur le côté.

Pour traverser la plaine où paissaient les moutons, Nahël dut tenir les chiens à distance en leur lançant des cailloux. Leurs aboiements se perdirent dans la nuit sans alerter personne.

14.

Pendant plus d'une heure il erra sous la lune en suivant de loin une piste qui s'écartait de la côte. Ses genoux tremblaient et il se tordait souvent les chevilles dans le creux des dunes. Le moindre bruit, le moindre craquement de branche le faisait sursauter. A cause de ses paupières boursoufflées il ne pouvait ouvrir complètement les yeux. Il allait au hasard d'un tronc à l'autre, n'entendant que ses pas sur le sable.

Il décida finalement de se terrer quelque part pour reprendre des forces. Si les villageois se lançaient à sa poursuite, il ne pouvait de toute façon continuer de marcher en terrain découvert. Or sur cette garrigue sablonneuse la végétation tendait à l'éparpillement, à l'enfouissement. Il repéra un bosquet et s'enfonça de près de cinquante mètres, perpendiculairement à la piste. De là, il pourrait se reposer et les voir venir. Il dégagea un petit espace dans le sable, s'y enfouit à demi, arrangea quelques rameaux de pin en guise de camouflage. Derrière lui ondulait la lande chichement plantée de conifères et de fougères. Ici et là la tache mauve d'un massif de bruyère ou celle plus sombre et tachetée de blanc d'un buisson d'églantines.

Avec l'extrémité de sa manche humectée de salive, il nettoya tant bien que mal son visage tuméfié. Quand il frôla l'arcade ouverte la douleur le fit

tressaillir. Sans quitter sa cachette, il arracha quelques herbes et improvisa un cataplasme qu'il appliqua sur la plaie. Le sang cessa de couler. Avec précaution il essuya ses joues et son menton poisseux.

Quelle heure était-il ? Du village encore proche parvenaient les échos entrecoupés d'une fête qui serpentaient dans la nuit avant de s'y noyer. Le vent portait d'étranges bribes de conversation mêlées de sifflements et de musique. Les entendait-il vraiment, ces voix qui déversaient leurs murmures dans ses oreilles ? Elles semblaient toute proches, puis s'éloignaient et ses tympan bourdonnaient. Les sons chaloupaient jusqu'à lui, caverneux, dilatés. Par instants, le front contre le sable, il s'assoupissait. Puis il se réveillait en sursaut, effrayé par le frémissement d'un rameau.

Le jour n'était pas encore levé quand une première voiture passa sur la piste. Deux rayons étiques perçaient l'obscurité. Des filets de voix rudes s'échappèrent des vitres baissées. Un peu plus tard, la lumière de l'aube commençait à sourdre du sol lorsque des moteurs pétaradèrent de nouveau sous les arbres. Deux mobylettes. La seconde cala à la hauteur de Nahël. Celle de tête stoppa, l'homme descendit de son engin, rejoignit le premier en ronchonnant, le poussa dans le dos, puis tous deux repartirent non sans avoir inspecté la pénombre autour d'eux. Était-ce un réflexe anodin ou faisaient-ils partie du groupe qui avait molesté Nahël ? Il avait pris soin de brouiller ses traces sur le sable avec une branche. Néanmoins il se tassa encore plus sur lui-même.

Une demi-heure s'écoula encore et cette fois il reconnut la voiture de ses agresseurs. Le vieux break Mercedes remontait la piste à faible allure, quatre hommes penchés aux portières, qui scrutaient dunes et ornières. Eux-aussi s'arrêtèrent à la hauteur de Nahël. A croire que quelque chose dans l'air révélait sa présence. Pendant une trentaine de secondes interminables ils restèrent aux aguets, moteur coupé. Nahël ne respirait plus. Il évitait même

de tourner les yeux dans leur direction, de crainte de conforter leur intuition. Ils redémarrèrent finalement et s'éloignèrent comme à regret.

Nahël s'enfouit davantage et s'autorisa à dormir. Quand il releva la tête, deux heures plus tard, les quatre hommes furieux repassaient en sens inverse, serrés dans la cabine d'un tracteur qui remorquait la Mercedes. La chance était du côté de Nahël.

Le nuage soulevé par leur passage à peine retombé, il se contraignit à se relever, se tint tant bien que mal debout sur ses jambes encore faibles et partit dans la direction opposée. Ses forces ne revinrent pas pour autant. A tout instant ses chevilles cédaient sous son poids et il se retrouvait à genoux. Il chavirait d'un pin à l'autre, rétablissant son équilibre contre les troncs. Les tempes brûlantes, il se mit à délirer comme sur la plage, à avoir des visions, à entendre des appels dans la nuit. Le jour se leva. Sans transition une chaleur compacte écrasa la lande. Sous l'effet cumulé de la soif et de la fièvre, Nahël passait de l'épuisement le plus complet à une troublante sensation d'évanescence. Les hallucinations se succédèrent. Des djinns lui faisaient signe avant de filer entre les troncs. Des vipères se dressaient devant lui et le fixait droit dans les yeux. Pendant plusieurs heures il progressa ainsi dans le désordre de ses perceptions altérées.

Il divaguait encore lorsque la silhouette d'une petite maison se découpa dans le champ brouillé de son regard, au bout d'une clairière. Peu éloignée de la piste, c'était une mesure de pierre, deux pièces contiguës, l'une pour les hommes l'autre pour les moutons, du moins est-ce ce que Nahël supposa. Il poussa la porte de la première et s'affala sur le banc tout de suite à sa droite. De l'autre côté de la table, adossé contre le mur blanc, un homme portait à ses lèvres un verre de thé. Il ne sursauta pas, n'interrompit pas son geste. Simplement il écarquilla un peu les yeux, but et poussa un verre en direction du visiteur. Puis il leva la théière argentée et le remplit d'un jet précis. Ses prunelles mordorées luisaient d'une expression butée que

Nahël ne parvenait pas à déchiffrer. De toute façon, incapable de se défendre ni même de comprendre quoi que ce soit, il se contenta de boire à son tour et de manger la galette et le fromage que l'homme glissait vers lui sur le bois. Une fois repu il roula sous la table.

Le berger, un petit homme fort et vif, se dandinait sur ses jambes difformes, plus arquées que celles d'un cavalier. Il releva sans effort le grand échelas échoué à ses pieds, le porta jusqu'au châlit de bois brut, le couvrit d'une couverture de laine.

Pendant deux jours et deux nuits il prit soin de lui. Nahël dormait, ne refaisant surface pour que pour manger, boire et tenir des propos incohérents. L'homme hochait la tête puis raccompagnait le malade jusqu'à la pailleasse. Il s'occupait de lui avec presque autant de prévenance que de ses bêtes. Le matin, sa première activité consistait à les rassembler et à les nourrir, puis à les mener vers les rares pâturages de la lande. Ensuite il revenait et soignait son hôte.

Lorsque Nahël recouvra quelque force et lucidité, son arcade sourcilière avait été recousue avec du gros fil noir, de ceux qu'on utilise pour les moutons dont on a dû percer le ventre. Il n'avait aucun souvenir des piqûres de l'aiguille ni d'une quelconque douleur. Un jour passé son bienfaiteur s'était apparemment déjà exercé sur lui-même : de larges ornières blanchâtres striaient son menton basané et mal rasé, signes d'une ancienne blessure suturée avec les moyens du bord. Chute par une nuit d'ivresse, déclara-t-il en réponse au regard de Nahël. Cela fit sourire ce dernier. Avec cette nouvelle cicatrice et la balafre sur son front, il pouvait définitivement dire adieu à sa belle tête d'Adonis.

Pour la première fois il ressortit sur le seuil et découvrit à perte de vue l'enchantement des landes baignées d'une lumière encore blanche. Mêlée aux douceurs de la convalescence, la beauté de cette aube aux parfums de

nouveau monde l'emplit de reconnaissance. Il s'étira, songea comme après son séjour à la ferme à quel point il serait bon de rester là toute son existence.

Le berger pensait exactement le contraire. Si Nahël ne repartait pas rapidement, il aurait des ennuis et son hôte de même.

Vers midi, un long camion à bestiaux s'annonça sous les pins dans une salve de crissements et de soupirs. Encore invisible, il gronda un moment sous les arbres, puis pénétra dans la minuscule clairière où il manœuvra et se gara avec une invraisemblable précision. Le chauffeur et le berger chargèrent la moitié du troupeau environ. Sur un signe du second, Nahël comprit qu'il ferait partie du convoi. Il voulut le remercier en lui donnant quelques billets, mais il eut beau retourner plusieurs fois ses poches, elles étaient aussi vides qu'à son arrivée. Une main sur l'épaule de son bienfaiteur, il grimpa dans la remorque et prit place parmi les moutons.

15.

- El Menzah !

Le camionneur venait d'ouvrir un des vantaux arrière de la bétailière. Vingt-quatre heures environ s'étaient écoulées depuis leur départ. La lumière frappa Nahël recroquevillé au fond du fourgon. Il déploya précautionneusement ses membres ankylosés, bascula au bas des bottes de paille empilées sur lesquelles il avait dormi, se fraya un passage entre les moutons aussi engourdis que lui. D'un coup d'œil, il balaya le boulevard bruyant et empuanti de gaz d'échappement. Le chauffeur le tira par le bas de sa salopette.

- Allez, le balafre ! Descends, je te laisse là.

- On est où ?

- Je t'ai dit, à El Menzah, Tunis !

- Quoi !

Nahël fit un bond vers le fond de la remorque.

- Eh là, répartit le chauffeur en affermissant sa prise. Viens par-là !

- Je ne peux pas !

- Qu'est-ce que tu racontes ? *Yellah* !

Les moutons se débattaient entre les jambes de Nahël, l'un d'eux dérapa sur la paille et se mit à bêler de désespoir. Irrité, le chauffeur tira plus fort et força son passager à sauter. Nahël se retrouva malgré lui sur la chaussée au bas du camion. D'une bourrade le chauffeur le repoussa, rabattit le vantail sur le troupeau, puis toujours grognant remonta dans la cabine et repartit dans un emballement du moteur. Nahël se rencogna aussitôt sur le bord du trottoir contre des buissons étiés et jeta autour de lui des regards apeurés. En pensant l'aider le berger l'avait directement expédié au pire endroit. La ville de ses origines certes, mais surtout celle de ses ennemis.

Par réflexe, il palpa ses membres et son visage. Ses blessures le faisaient encore souffrir. Avec sa balafre violette sur le front et juste au-dessous la barre sombre de l'arcade sourcilière grossièrement suturée, il devait avoir une apparence monstrueuse. Guettant les réactions des passants, il s'engagea dans une rue qui menait apparemment vers le centre.

Mais il passait inaperçu dans ce quartier commerçant et bigarré où déambulaient au coude-à-coude les chalands de toutes les conditions sociales, ménagères et manœuvres, bourgeois en goguette, chômeurs, semi-clochards, mendiants, collégiens en uniforme et jeunes mariés. Il n'était somme toute qu'un piéton parmi d'autres et ses sourcils proéminents ne suffisaient pas à faire de lui un phénomène. Seule une fatma aux traits poupins émit un petit sifflement dégoûté en le croisant. Plus loin de jolies filles en T-shirt moulants lui apportèrent la confirmation que son charme n'opérait plus. Elles le dépassèrent comme s'il avait été invisible. C'était sans doute mieux ainsi, en tout cas pour un temps, et il avait de toute façon des préoccupations plus pressantes que son pouvoir de séduction. Une fois de plus, la faim et la soif supplantaient toutes les autres perceptions. Passé le premier enchantement des couleurs, des cuirs et des parfums, le premier ébahissement à l'écoute des vocalises de muezzin ponctuées du carillon des églises, le premier ébranlement de se savoir là où il avait été conçu, ne

restait plus que le supplice de frôler des étals chargés de mets alléchants sans pouvoir en déguster aucun. Il était tentant de tendre la main, mais au moins Nahël avait-il l'esprit encore assez clair pour ne plus tomber dans ce piège.

Deux jours s'écoulèrent ainsi. Au fil des heures Nahël s'enfonçait dans un marasme qui le poussait à se déplacer au hasard, à s'arrêter quand il se sentait épuisé, à somnoler dans les coins tranquilles. La nuit il dormait sous des cartons dans un jardin public. Des gardiens l'en chassaient au petit matin et il reprenait ses errances dans la ville inconnue. Par crainte d'y croiser des voyous qui auraient pu l'identifier il se tenait à l'écart des rues trop fréquentées. En même temps quelque chose l'y attirait. Peut-être dans l'une d'elles sa mère avait-elle habité. Peut-être son père y vivait-il toujours. Le troisième jour seulement, alors qu'il n'avait toujours rien dans l'estomac, la curiosité l'emporta sur la prudence. Au loin s'élevaient des hurrah et des clameurs. Ses pas le menèrent directement au cœur de la bousculade.

Sur la place où les voitures roulaient au pas, des fumets de viande grillée assaillirent ses narines avec une telle force qu'il manqua se trouver mal. Que de promesses dans ces effluves ! Sans s'en rendre compte, il s'orientait inexorablement vers les échoppes de kebab et ce jour-là il semblait y en avoir à chaque intersection. Des stands éphémères avaient éclos sur le trottoir, on y vendait galettes et houmous, salades et pâtisseries et les gigots tournaient sans discontinuité, empalés sur les broches. Inutile de s'interroger sur le sort des moutons avec lesquels Nahël avait partagé l'espace de la bétailière. Hébété et ivre de faim, chavirant sur ses jambes lasses, il fit plusieurs fois le tour du rond-point comme un derviche au milieu des cris et des banderoles. Cependant il comprit bientôt qu'il se retrouvait à l'épicentre d'un événement exceptionnel : la veille l'Espérance sportive de Tunis avait gagné contre le Stade du Bardo. Pour les gens du quartier, c'était une grande réjouissance. Pour Nahël une aubaine.

En effet, passé le troisième tour de place, il s'aperçut qu'il lui suffisait de lever les bras et de crier victoire pour être aussitôt étreint par les supporters. Vive l'Espérance, hurlait-il donc, et bientôt le jus de mouton grillé dégouлина sur son menton. Joies du football ! La liesse rendait la foule généreuse. Le V de ses doigts pointés vers le ciel valait partout à Nahël de petits présents, des morceaux de viande, des falafels, des tomates, des concombres, de la feta, du pain. L'alcool qui circulait sous cape ruisselait aussi dans son gosier si bien qu'il passa toute la journée à tourner d'un groupe à l'autre, complètement soul.

Il finit l'après-midi dans un renforcement où buvaient quelques hommes d'humeur plus taciturne.

- T'es bien amoché, releva un clochard à l'imposante chevelure teintée de henné. Tu bois un coup ?

- Merci. Tu cries pas toi ?

- Je suis pas d'ici. De toute façon j'étais pour le Stade.

- Vive le Stade ! s'exclama aussitôt Nahël en tendant les bras au-dessus de sa tête.

Le clochard sursauta et lui ramena promptement les bras le long du corps.

- Ca va pas, non !

- Ben, tu m'as dit...

- T'es con ou quoi. On est où ici ? A Tunis, non ?

- Alors pourquoi t'es là ?

- Pour la même raison que toi, mon pote. Boire et bouffer.

- Désolé.

- Bon, ferme ta gueule maintenant si tu veux pas qu'on te la casse.

De toute façon, Nahël n'était pas en état d'entretenir une conversation. Il demeura quelques instants aux côtés du SDF, tanguant et hoquetant comme son compagnon. Dans sa brume éthylique, le monde lui paraissait magnifique et amical et sa crainte d'une mauvaise rencontre exagérée. Ce fut donc sans appréhension qu'il avança sur le trottoir quand un attroupement se forma à l'occasion d'un accrochage entre deux voitures. Par-dessus les épaules des curieux, il contempla la flamboyante Ford Mustang coupée rouge dont la portière passager venait d'être emboutie par une vieille estafette Peugeot. Le chauffeur de cette dernière, un solide artisan en débardeur, se tenait debout près de son véhicule et invectivait le premier. De toute évidence, la Mustang lui avait refusé la priorité. Il baissa cependant le ton quand s'en extirpa un homme au regard inquiétant sous de longs cils noirs, suivi d'un second aux épaules de lutteur qui se contorsionna pour sortir par la portière du conducteur, la sienne étant bloquée. A l'arrière le troisième passager semblait ne prêter qu'un œil distrait à ce qui se passait autour de lui. Comme d'habitude.

Nahël se recroquevilla sur lui-même. Quelques jours à peine après son arrivée à Tunis, il croisait déjà ses ennemis. Etaient-ils toujours à sa recherche ? Avaient-ils été prévenus par des informateurs ? Ou étaient-ils seulement de passage pour leur trafic ? Toujours est-il qu'un mauvais sort semblait avoir attiré Nahël dans la gueule du loup. Il baissa la tête, recula en bousculant quelques badauds, chercha du regard un endroit où se cacher. Par chance, les deux malfrats devant la Mustang ne s'occupaient que de l'artisan. Ce dernier leur offrait du reste peu de résistance. La voix rauque du Tunisien qui portait toujours au cou les marques de sa blessure et la carrure de Salim le convainquirent très vite d'endosser tous les torts. Nahël profita de la diversion pour tenter de mettre le plus de distance possible entre lui et eux. Mais dans quelle direction aller ? Dans quel coin de la ville serait-il sûr de leur échapper, alors qu'un simple hasard avait suffi pour le jeter sur leur

route ? Aucune réponse ne lui vint à l'esprit, aussi dès qu'il aperçut son dernier compagnon de beuverie s'éloignant dans un dandinement d'ivrogne lui emboîta-t-il le pas.

L'homme progressait en direction de rues moins animées. A chaque enjambée, l'épaisse masse de ses cuisses se lançait en avant, entraînant sa bedaine avec un léger retard. Au-dessus de sa tête, comme un fanal, la gerbe rouge de sa chevelure figée par la crasse.

Après dix minutes de marche dans un quartier étonnamment silencieux, ils atteignirent l'un après l'autre une longue avenue coupée en deux par un terre-plein planté d'eucalyptus. Une petite gare d'un rose pimpant détonnait entre d'autres façades plus ternes. Le clochard ralentit et se retourna. Il observa Nahël qui le rejoignait par étapes comme s'il hésitait encore.

Les deux hommes se dévisagèrent en soufflant.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Je ne sais pas où aller.

- T'es à la rue ?

- Faut croire.

- Je peux pas t'aider.

- Je ne te demande rien.

- Ah, fit le clochard décontenancé.

Quelques secondes s'écoulèrent.

- Viens quand même, on va voir, marmonna-t-il.

Ils entrèrent dans la gare, franchirent les portillons à contresens, attendirent sur les quais dans un état semi-comateux. Au bout de cinq minutes, un train blanc et bleu s'arrêta. Ils s'affalèrent sur deux strapontins, le plus loin possible des autres voyageurs. Un bref instant, dans leur regard

Nahël se vit tel qu'il était devenu, un grand échalas au visage brûlé par le soleil, puant, hirsute et balaféré, vêtu d'une salopette déchirée et tâchée, un de ces êtres sur lequel on ose à peine poser les yeux dans les transports en commun. Une bouffée de honte lui fit baisser la tête. Puis le wagon s'ébranla, direction La Goulette, et son attention flottante se fixa sur autre chose. Derrière la vitre, le paysage s'ouvrit sur un immense plan d'eau que coupait la voie ferrée. Cette vision inattendue du lac coincé entre terre et mer relégua au second plan la répulsion des passagers.

Il avait l'impression d'être parti depuis une heure quand son nouveau compagnon redescendit du wagon. Il le suivit. Dix minutes à peine s'étaient écoulées. Tous deux remontèrent un boulevard très animé, puis coupèrent un rond-point en son centre au grand dam des automobilistes. Un peu plus tard, une brise marine effleura les joues de Nahël, hélas corrompue par les émanations de gasoil et de pourriture. Il leur fallut encore un bon moment pour arriver au bout des docks. Ils dépassèrent les embarcadères, franchirent un portail en se faufilant dans l'espace libéré par deux barreaux sciés, longèrent d'interminables entrepôts où travaillaient des manœuvres qui semblaient livrés à eux-mêmes. Le repère du clochard se situait encore au-delà, quand on ne pouvait plus avancer sans se jeter dans la mer grasse. Le ciel était encore clair. Un peu de fraîcheur annonçait la soirée.

16.

Sur les docks de la Goulette, le temps se divisait entre recherche de nourriture et longs moments d'hébétude. Il était aussi entrecoupé de petits rites dérisoires, comme replier les cartons sur lesquels ils dormaient ou faire à tour de rôle leur toilette dans la bassine qui servait également à la vaisselle. Mustafa, l'homme qu'avait rencontré Nahël, vivait avec une ancienne danseuse nommée Farida. Une vraie beauté autrefois selon lui, maintenant un visage tout en craquelures et une silhouette chétive. Comme dans une comédie de boulevard, le couple cohabitait avec un troisième personnage, Ahmed, ex-amant de Farida, plus vieux, pelé, apparemment sénile mais qui n'avait pas son pareil pour apitoyer les ménagères et rapporter le soir de quoi manger.

Le matin, pour se remettre d'aplomb, ils buvaient des bières rafraichies dans l'eau du port, Nahël comme les autres, en dépit de sa nausée permanente. Les remugles et la saleté lui étaient difficilement supportables. Mais où aller ? Songeant aux risques de retourner au centre de Tunis, il préférait retenir sa respiration et somnoler la tête sous un sac de jute pour ne pas être submergé par les relents de mazout, de crasse et d'urine.

Vers midi Farida brandissait la grosse montre de plongée accrochée par un bracelet orange à son frêle poignet et ils levaient le camp. Ce n'était pas

qu'ils avaient faim, ils avaient déjeuné des restes de la veille, mais ils anticipaient le soir et le matin suivants. La course aux provisions était inévitable. Farida et Mustafa partaient en tête, portés par d'exubérantes bouffées de joie éthylique. Main dans la main, ils paradaient sur les quais attifés comme des mendiants d'opérette : lui en djellaba rapiécée, une veste de smoking poussiéreuse enserrant sa poitrine épaisse, les manches trop courtes ; elle redevenue bayadère par la grâce d'une superposition de jupons, de corsages et de bustiers aux broderies effilochées.

Sur le petit port où tintaient les haubans, l'alignement des bars et des restaurants faisait face à celui des goélettes. Le couple et Ahmed prenaient d'abord pour cible les plaisanciers qui déjeunaient aux terrasses. Ils quémandaient une pièce ou un ticket restaurant et se répandaient en supplications avant d'être repoussés vers le bar suivant par les serveurs. Parfois aussi leur chemin croisait celui de consommateurs moins tolérants, des intégristes que révoltaient la tenue provocante de Farida et ses exhibitions avec deux hommes. Ils lui crachaient leur venin au visage. Dans ces cas-là, Nahël s'interposait, tirant par la manche Farida que rien n'impressionnait. Son visage balafre tempérerait la véhémence des plus agressifs. Mais le plus souvent le trio ne suscitait qu'amusement ou indifférence et Nahël choisissait ces moments pour s'en séparer. Il déambulait une heure ou deux sans but précis dans les rues de la Goulette puis, inmanquablement attiré par la grande ville, montait dans un train de la TGM et franchissait le lac. A Tunis, il contournait les quartiers du centre. Il gravissait l'entrelacs de ruelles et d'escaliers qui mène au parc du Belvédère et là, au sommet d'une colline piquée de palmiers et d'eucalyptus, s'asseyait face à la mer qui lançait ses éclats émeraude sur le damier des hauts immeubles blancs.

Un jour qu'il était adossé contre le muret d'enceinte d'un jardin, une tête pointa entre les feuillages. Nahël s'apprêtait à se relever quand la main de l'homme se posa sur son épaule.

- Pourquoi t'en vas-tu ?

- Je ne veux pas vous déranger.

Le nouveau venu portait comme Nahël une salopette de jardinier, mais très propre et sur une chemise blanche immaculée. Il s'extirpa du massif et s'assit familièrement à côté de lui. C'était un sexagénaire à la figure toute en plis, comme compressée entre le front et le menton, mais éclairée de grands yeux marron derrière des lunettes de presbyte.

- Tu sais que tu parlais tout seul ?

- Ça m'arrive de temps en temps. Vous allez croire que je suis maboule.

- J'en ai vu d'autres. Tu n'es pas d'ici ? Français ?

- Oui.

L'homme lança un regard en coin sur les haillons que portait Nahël et sur ses cicatrices.

- Et... que fais-tu à Tunis ? Tu n'as pas l'air d'un touriste.

- La vie, vous savez, c'est compliqué parfois.

- Parfois aussi on voit des nœuds là où il n'y en a pas.

- Ce n'est pas vraiment mon cas.

- Tu as eu des ennuis ? Tu as perdu ton travail, ta femme ?

- Si ce n'était que ça.

- Tes enfants ?

- Non...

- Alors, ce n'est pas si terrible. Rien n'est plus terrible que de perdre ses enfants. Le reste, on s'en relève toujours.

Nahël se retourna à demi pour observer son interlocuteur. Faisait-il allusion à une expérience personnelle ? Vraisemblablement c'était un homme qui avait roulé sa bosse. Sa face boucanée de vieux paysan inspirait confiance. Pour la première fois depuis son départ de Villefranche, Nahël éprouva le besoin impérieux de se livrer. En quelques mots, il retraça ses tribulations des derniers mois, l'inexorable descente en enfer jusqu'à l'arrivée dans cette ville vers laquelle un mauvais sort semblait l'attirer.

- Et si c'était l'inverse ?

- C'est-à-dire ?

- Si c'était une chance que tu sois arrivé ici. L'occasion de boucler la boucle...

- Je ne vois pas comment.

- La vie se chargera peut-être de te le montrer.

- Jusqu'à présent, j'ai plutôt l'impression qu'elle me punit.

- Un jour à Copenhague, quand j'étais jeune, j'ai eu une querelle avec le patron d'un bar. Il s'était moqué de mon accent et de mon teint de Levantin. Il y avait un billard dans la salle, j'ai pris les boules et j'ai dégommé une à une les bouteilles et les étagères en verre derrière le comptoir. Le type s'est aplati par terre, j'ai tout détruit dans son bar.

- Bravo !

- Dans certaines situations, il faut savoir prendre le taureau par les cornes, c'est mieux que de se débiter.

- Et au moins cela fait du bien !

- Oui. Mais parfois aussi, il vaut mieux chercher d'autres issues. Pour ce que j'ai fait j'ai payé, j'ai fait de la prison là-bas.

- Et après ?

- Je suis passé à autre chose.

Ils interrompirent leur conversation pour contempler le chatoiement lointain des voiles sur l'étendue bleue du golfe. La seule présence du jardinier, son magnétisme, réconfortaient Nahël. Il n'avait pas perçu une telle sollicitude à son égard depuis bien longtemps et cela suffisait à lui redonner foi en l'humanité.

- Je ne vois pas comment m'en sortir, comment retrouver une vie normale.

- Moi je crois au contraire que tu n'en es pas loin.

- Et ces types qui m'en veulent ?

- Ça peut changer, garde confiance.

D'un battement de main, le jardinier empêcha Nahël de se relever et se renfonça dans les buissons d'où il était venu. Au bout de quelques instants, Nahël entendit les raclements de son râteau. Il s'attarda encore un peu pour profiter de la quiétude du lieu. L'après-midi s'achevait lorsqu'il repartit en direction de la petite gare TGM.

17.

Le plus souvent Mustafa se montrait bourru envers Nahël, comme envers ses deux compagnons. Ses phrases s'embrouillaient, paroles décousues, mélange de radotages avinés et de diatribes amères sur l'époque. Cependant il lui arrivait aussi de s'exprimer avec précision et perspicacité, comme s'il retrouvait momentanément ses facultés diminuées par l'alcool. C'est à l'occasion d'un de ces éclairs de lucidité que Nahël questionna le SDF sur son père.

- Rachid, tu dis ? marmonna Mustafa. Tu sais, j'en ai vu passer tellement des Rachid.

- Un qui s'intéressait beaucoup au football et qui picolait sec.

- Je peux t'en trouver à la pelle des comme ça.

- Son nom de famille, c'est Mezzali. Comme moi...

Mustafa ne releva pas l'allusion, mais son œil brilla.

- Oui, c'est possible, un Rachid Mezza quelque chose, un temps j'en ai fréquenté un. C'est vieux.

- Tu sais ce qu'il est devenu ?

- Je me demande s'il s'est pas fait trucider par la police pendant le fameux printemps.

- Ah, le printemps arabe.

- Oui, enfin c'est comme ça qu'ils l'ont appelé. Si c'est le même, ton Rachid il s'est excité au début contre les Ben Ali. Et puis il a disparu du jour au lendemain.

- Disparu ?

- Oui, enfin, comme ceux que la police embarquait et qu'on n'a plus jamais revu...

Nahël ne put en savoir davantage. Ce matin-là, le flot de confidences se tarit de lui-même.

Avoir la confirmation qu'il était orphelin de père le rendait à la fois triste et léger. Pendant les deux semaines qu'il passa sur les docks, il retourna souvent au Belvédère pour chercher un réconfort auprès du jardinier près du muret. Ce dernier se montrait en début de soirée, comme s'il aimait finir son service à cet endroit. Tous deux s'abandonnaient quelques minutes à la contemplation du paysage et échangeaient des paroles anodines, mais celles du jardinier faisaient toujours l'effet d'un baume à Nahël livré à lui-même. En dépit de l'écart d'âge, les deux hommes s'estimaient d'instinct.

Un soir qu'il s'était attardé plus que d'habitude, Nahël dut attendre longtemps le dernier train. Comme après chaque rencontre, il se sentait plus optimiste. Il était près de minuit quand il atteignit finalement la Goulette et traversa les boulevards déserts. Rassénééré, il n'éprouvait aucune crainte, aucune inquiétude. Son arrivée au bout des docks n'en fut que plus brutale. Le feu tournoyant des gyrophares fragmentait le campement des SDF en plans juxtaposés. Sur le quai, sous une couverture de survie argentée, le corps secoué de tremblements de Mustafa, les traits figés dans une expression de terreur incrédule. Plus loin près de l'eau Farida qu'un policier

recouvrait d'une bâche en plastique blanc. Livide, la jupe relevée, du sang sur les cuisses et sur le cou. Violée et égorgée de toute évidence. Aucune trace d'Ahmed.

Devant le portail ouvert pour le passage des voitures de police Nahël étouffa un gémissement. Sans entrer dans le halo des projecteurs, il s'approcha. Bouts de moquette, couvertures de feutre, cartons et sacs de jute déchiquetés et disséminés sur l'asphalte témoignaient de la sauvagerie des agresseurs. Pourquoi cette rage envers des innocents ? Pourquoi s'en prendre à des êtres qui occupaient une place si infime sur la terre ?

Nahël pressa sa main sur ses lèvres. Et si c'était en rapport avec lui ? Personne ne prêtait attention à sa présence. Les policiers avaient regroupé les clochards du secteur et quelques dockers qui avaient sans doute dormi sur leur lieu de travail. Ils s'apprêtaient à les interroger. Nahël hésita. Fallait-il se présenter à eux, leur faire part de ses soupçons ? Mais au moment précis où il commençait à s'avancer vers eux, le regard soudain furieux de Mustafa happa le sien et il y lut la réponse à sa question : parler aux policiers ne lui vaudrait que des ennuis, on ne pouvait leur faire entièrement confiance .

Il se réveilla le lendemain-matin recroquevillé sous un escalier de pierre. Un seau et des serpillères indiquaient qu'il se trouvait dans un de ces recoins qu'utilisent les employés municipaux pour ranger leur ustensiles. En effet un homme en tenue bleue lui expédia bientôt les pailles de riz de son balai dans les reins. Nahël se releva d'un bond.

- Désolé, s'étrangla le balayeur. Je ne savais pas.
- Tu ne savais pas quoi ?
- Je ne t'avais pas vu, je ne pensais pas...
- Tu ne pensais pas que je pouvais te botter le cul si ça me chante !

Le piteux sourire de l'employé fit tomber la colère de Nahël.

- Dis-moi, as-tu repéré un vieux ce matin, tu sais, le vieil Ahmed ? Tu ne l'aurais pas vu quelque part ? Tu ne l'aurais pas fait décamper lui aussi avec ton putain de balai ?

- J'ai vu un vieux, oui, rétorqua le balayeur trop heureux de s'en tirer à bon compte. Je ne sais pas si c'est ton Ahmed. Je me suis même demandé s'il était pas mort. Je n'ai pas réussi à le réveiller, j'ai failli appeler la police mais il a bougé. Je l'ai laissé tranquille.

- Où ?

- Tu fais trois cents mètres sur cette rue, tu gardes la gauche, tu vas le voir, il est derrière les grosses barriques.

Ahmed était plus lourd qu'il n'y paraissait. Nahël peina à l'extraire du bout de trottoir où il se cachait, un bout de tissu gluant plaqué sur la joue. Il tenait à peine sur ses jambes et gardait les yeux clos. Nahël parvint cependant à le traîner jusqu'au boulevard où les passants les contournèrent avec indifférence. Aucun ne daigna indiquer à Nahël où il pourrait amener le blessé. En désespoir de cause, il décida de le transporter vers le quartier du Belvédère, le seul endroit de Tunis où il pensait pouvoir trouver un centre de soins.

Dans le wagon de la TGM, Ahmed marmonna quelques paroles qui confirmèrent son pressentiment. C'était bien les hommes de main d'Abdel qui avaient agressé les SDF. Deux barbus les accompagnaient, de ceux qui avaient plusieurs fois menacé Farida. Les malfrats avait donc réussi d'une manière ou d'une autre à localiser Nahël. Furieux de ne pas le trouver sur le campement, ils avaient excité les intégristes contre Farida.

Au Belvédère, un habitant du quartier que Nahël avait déjà croisé plusieurs fois les orienta vers la clinique du Levant. Mais au bout d'un nouveau parcours erratique, ce dernier hésita devant le porche de marbre du bâtiment. Ils auraient sans doute plus de chance d'être bien reçus dans un

dispensaire que dans cet établissement luxueux. En effet, à peine étaient-ils entrés que deux aides-soignants s'avancèrent pour les refouler, sous prétexte que la clinique était privée et n'accueillait pas les urgences. Il était surtout clair que l'aspect des deux visiteurs leur inspirait plus de répulsion que de compassion. Nahël se laissa éconduire sans insister. Il s'apprêtait à partir à la recherche d'un hôpital quand un homme vêtu de blanc écarta les cerbères. Derrière le verre épais de ses lunettes le sexagénaire examina brièvement Nahël, puis Ahmed avec attention. Il s'approcha du blessé, essaya de soulever le pansement de fortune sur sa joue.

- Il est encore sous le choc. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

- Des voyous, il s'est fait agresser, balbutia Nahël. Sur les docks, à la Goulette.

- Un coup de cutter ?

- Je crois, poursuivit Nahël d'une voix étranglée. Il y a eu un viol aussi.

- Il s'est fait violer !

- Pas lui. Farida, la femme qui vivait avec eux. Ils l'ont tuée.

- Alors je ne peux plus rien pour elle. Mais lui, tu me le laisses.

- Merci. Je ne savais pas que... enfin que vous...

Nahël ne parvint pas à achever sa phrase. La métamorphose du jardinier de la colline le stupéfiait. Ce jour-là son ami avait troqué sa salopette de travail contre une blouse entrouverte sur un costume gris. Un carnet à la main, des éclaboussures rougeâtres sur les manches, il s'exprimait posément au centre du petit groupe en homme habitué à être écouté. Il sourit néanmoins à Nahël et lui pressa le bras.

- Je t'en dirai plus une autre fois. Maintenant, va en bas à la cuisine. Dis que le docteur Nadur t'envoie.

Quelques minutes plus tard, attablé devant une assiette de risotto, Nahël recouvra lentement son sang-froid. Le nom du docteur avait été un sésame. Bien que l'heure du service fût encore lointaine, une cuisinière voilée interrompit son activité pour lui servir un repas. Chaleureuse et légèrement espiègle, elle lui apprit que le docteur Nadur dirigeait la clinique depuis une vingtaine d'années et qu'il faisait preuve dans sa tâche d'autant d'efficacité que d'abnégation. C'est un boss et un saint homme, s'exclama-t-elle avec un sourire malicieux. *Al Hamdulilah !*

Nahël ressortit par la porte de service, le ventre plein et réconforté. Cependant, de retour sur le trottoir, il sentit aussitôt ses forces l'abandonner. Il se retrouvait de nouveau seul, sans argent et sans refuge dans les rues d'une ville tentaculaire et hostile.

18.

Il arpentait les rues de la médina les poings serrés au fond des poches de sa salopette, prêt à se battre ou à détalier. Pourtant hors de question d'aller quémander de l'aide auprès du docteur Nadur qui avait assez à faire avec ses malades. Tout le jour il allait droit devant lui. Par instinct ses pas le portaient dans les quartiers les moins fréquentés. Cependant il ne pouvait toujours éviter de s'aventurer dans la fourmilière des souks. L'épaule en avant, il heurtait les passants, se faisait rabrouer, injurier, parfois frapper. La nuit il triait les poubelles derrière les superettes, se nourrissait de boîtes périmées. Trempé de la tête aux pieds quand il pleuvait, il se traînait du matin au soir dans ses espadrilles démantibulées.

Dans son errance, il parcourut des quartiers de Tunis qu'il ne connaissait pas encore, les hautes façades de verre de Franceville, les résidences huppées d'El Menzah, mais aussi des rues dédiées à de petits métiers de l'habillement où l'on entendait le cliquetis des machines à coudre et le souffle des fers à repasser à vapeur. Nahël s'y sentait moins repérable. Il aidait les artisans à porter des sacs ou des caisses et recevait en récompense un gâteau et un verre de thé, mais très vite il s'avéra qu'il n'avait même plus assez de force pour louer ses bras.

A la fin du cinquième jour, son désœuvrement le fit échouer dans un petit square de Mellassine. Des échos de jeux et de cris d'enfant montaient d'une cour de récréation. Il s'allongea sous un eucalyptus. Les clameurs le renvoyaient à sa propre enfance. Sous le coup de la nostalgie il baissa les paupières. Il n'avait pas de nouvelles de sa mère ni de sa sœur depuis si longtemps. Il ne savait même pas si elles avaient été préservées par Abdel. D'un autre côté, à quoi bon essayer de leur téléphoner si c'était pour leur annoncer sa descente en enfer ?

Quand il rouvrit les yeux quelques minutes plus tard, les allées du jardin s'étaient animées. Regroupés non loin de lui des enfants commentaient la présence d'un inconnu sur ce qu'ils semblaient considérer comme leur territoire. Il essuya une larme, se redressa, adossé au tronc de l'eucalyptus. La petite bande comptait une dizaine de garçons et de filles en blouse de collégien, âgés d'environ neuf à quinze ans. Nahël ne les intimidait apparemment pas. Bientôt, les plus hardis l'interrogèrent et dès qu'il eut avoué sa faim, plusieurs ouvrirent leur cartable et lui tendirent des biscuits. Cependant, après quelques minutes de silence à le regarder se sustenter, l'un d'entre eux reprit gravement la parole. C'était un adolescent au visage pâle et allongé, aux larges cernes sous une boule de cheveux crépus.

- Maintenant que tu es rassasié, tu vas pouvoir nous dire ce que tu sais faire.

Nahël s'immobilisa, un biscuit au bord des lèvres.

- Pardon ?

- Quel est ton métier ? A quoi peux-tu être employé ? Il faut bien que tu travailles si tu veux nous rembourser.

Le reste de la bande hochait la tête. Nahël hoqueta. Ses pensées restaient vagues, il lui faudrait plus d'un goûter pour se requinquer.

- Je trouve, déclara-t-il sur le même ton, que les biscuits ne suffisent pas si vous attendez quelque chose en échange. Apportez-moi un vrai repas et je verrai ce que je peux faire pour vous.

- N'inverse pas les rôles. C'est nous qui, peut-être, allons essayer de faire quelque chose pour toi.

Un murmure d'approbation fit le tour du cercle. Le garçon qui prenait la parole au nom de tous n'était ni le plus fort ni le plus âgé. Deux autres adolescents l'écoutaient béats d'admiration alors qu'il devait avoir deux ans de moins et leur arrivait à l'épaule.

- Donnez-moi à manger et on discutera.

- Donc tu acceptes le deal.

Le garçon fit un signe à destination de deux gamins qui filèrent aussitôt vers une ruelle.

- Tu vas reprendre des forces, poursuivit-il de sa voix fêlée. Après, je te chercherai un emploi.

Nahël acquiesça sans conviction.

- Pas aujourd'hui, dit encore le garçon. Il est trop tard. Nous allons t'emmener quelque part pour dormir. Mais dès demain tu auras de quoi t'occuper, tu peux me faire confiance. Tu ne sais rien faire, c'est ça ? Ce n'est pas grave, tu es costaud, on trouvera.

Les deux gamins revinrent avec une assiette fumante en provenance de quelque cuisine et aussitôt Nahël engloutit la nourriture sous le regard du groupe, avec la vague impression d'être une bête de somme à l'étable. Mais dès la fin du repas il fut happé par des mains autoritaires et conduit à travers les rues jusqu'à une maison en ruine juchée sur une colline, apparemment le repaire des enfants. Une fillette fut chargée de lui ramener deux mètres de feutrine en guise de couverture. Puis Murad, le chef intraitable, lui adressa

ses dernières recommandations qui consistaient essentiellement à ne pas essayer de leur fausser compagnie sous peine de représailles. Nahël se retrouva seul et sans lumière, étendu sur une terrasse au sol marbré, grande ouverte sur les rumeurs de la médina.

- Mais non, rétorqua Murad le lendemain-matin. Tu n'y comprends rien, je suis seulement un intermédiaire. C'est comme de l'intérim, ça te va mieux ?

- Mouais.

- Je te trouve un job, je prends ma com. Comme ça tu gagnes un peu d'argent et tu nous rembourses. Je connais la musique. Il y en a déjà deux ou trois qui travaillent pour moi dans les souks.

- Quoi ? s'étrangla Nahël. Mais tu es un véritable exploiteur ! Quel âge as-tu pour avoir une mentalité aussi pourrie ?

- En quoi mon âge a-t-il quelque chose à voir avec le business ?

Murad était venu seul, prêt à emmener son employé. La lumière de l'aube montait comme une marée de la ville. Nahël s'étira, s'efforçant de contrôler son agacement. Pas question de corriger ce gosse même s'il en avait bien envie, et après tout, le deal qu'il proposait valait mieux que de se laisser petit à petit étouffer par la pieuvre urbaine, avec l'assurance d'être rattrapé un jour ou l'autre par ceux qui le cherchaient. Il parcourut machinalement du bout du doigt les cicatrices boursoufflées de son visage. De toute façon comment espérer se fondre longtemps dans la masse avec de tels stigmates ?

Ils marchèrent environ un quart d'heure. Ici et là Murad claquait la paume d'un passant ou attrapait sur un étal une galette fourrée en prévenant le vendeur qu'il paierait d'ici peu. Il en donnait la moitié à Nahël qui l'avalait avec l'amer pressentiment que sa dette augmentait. Devant une fontaine, il l'enjoignit de se passer un peu d'eau sur le visage et les pieds.

- Déjà que tu as une sale tête. Il faut au moins que tu sois à peu près présentable.

Ils dévalèrent des passages aux murs dangereusement inclinés. Quand au-dessus de leur tête des femmes vidaient leur bassine, Murad s'écartait avec le flegme de l'habitude. Ils arrivèrent finalement à proximité du port dans une zone où Nahël n'avait encore jamais mis les pieds. Une voie rapide en toboggan vrombissait du trafic ininterrompu des véhicules à deux ou quatre roues. En contrebas, dans une brume de gaz d'échappement, des grappes de migrants patientaient en scrollant sur leur smartphone devant les portes fermées d'une grande surface de bricolage vétuste. Dès qu'un 4X4 ou une fourgonnette s'arrêtait à proximité, ils se précipitaient, puis deux ou trois chanceux seulement repartaient, tassés à l'avant du véhicule à côté du conducteur.

Nahël observa la scène et haussa les épaules. Vu la concurrence, ce n'était pas encore ce matin qu'il allait trouver du travail ! Murad pour sa part ne semblait pas découragé. Il tira Nahël par la manche, dépassa le groupe des migrants et s'avança d'environ cent mètres sur le boulevard. Soudain, entraînant Nahël au milieu de la chaussée, il barra le passage d'un étrange camion, hybride de fourgon et de bulldozer. Le chauffeur pila, ses bras musculeux encerclant le volant. Sans lui laisser le temps de protester, Murad ouvrit la portière passager et poussa Nahël à l'intérieur dans les vapeurs de gasoil. Puis il fit le tour et négocia avec l'Hercule. Trente secondes plus tard, ils se serrèrent la main. Le camion redémarra.

19.

Pendant plusieurs semaines, Nahël travailla et dormit sur le chantier, à une dizaine de kilomètres de Tunis sur la route de Ben Arous. La nuit, le vent mugissait comme un propriétaire mécontent dans les couloirs et les pièces aux fenêtres béantes. Nahël se pelotonnait dans un cagibi sous l'amas de couvertures en feutrine que lui avait fournies Murad. Manger ne posait aucun problème, les autres ouvriers se montraient avec lui d'une générosité princière. A la fin de chaque déjeuner les restes lui revenaient pour son dîner dans le bâtiment déserté.

Sa vie prit un nouveau tournant le matin-même où il mit pour la première fois les pieds dans la bâtisse en construction, une villa à l'architecture prétentieuse, tout en galeries et en colonnades. A peine descendu du camion-bulldozer, le chauffeur qui s'avéra être le chef de chantier le prit par la main comme un bambin et le présenta à l'équipe. Puis sans attendre il lui confia un vieux jerrycan d'huile d'olive vide, découpé sur le dessus, sans anse mais muni d'un rebord de bois vissé dans le métal. Nahël ne savait pas encore que ce récipient allait devenir son principal outil de travail, celui qui lui permettrait d'accomplir la tâche pour laquelle il avait été embauché : le transport du béton à dos d'homme. Il s'agissait d'une succession de gestes simples mais rudes et salissants. D'abord, remplir le jerrycan de mortier à la

pelle ; ensuite le balancer entre ses jambes pour le relever et le coincer contre ses épaules ; enfin, le monter par les escaliers pour le verser dans le coffrage d'un mur ou d'une chape. Une vingtaine de litres à chaque fois, qui dégoulinait dans le cou du porteur. Pour se protéger, Nahël se fabriqua une bandoulière avec de vieux sacs de ciment roulés en boudin et noués aux extrémités avec du fil de fer. Elle atténuait la meurtrissure du jerrycan sur ses clavicules mais n'empêchait pas le béton de couler sur sa nuque, sous sa chemise, et à la longue de lui brûler la peau. Un travail pénible pour un homme affaibli.

Cependant Nahël recouvra peu à peu des forces et trouva même une source d'apaisement et de plaisir dans la régularité de sa vie de manœuvre. Les efforts physiques lui offraient une échappatoire. Toute la journée, peinant, suant, il s'évadait dans ses rêves et se réincarnait en héros d'aventures magnifiques. Du matin au soir peu de choses les interrompaient. Les autres hommes avaient rarement l'occasion de lui adresser la parole et de toute façon leur dialecte lui était difficilement compréhensible. Cependant ils faisaient preuve à son égard de tolérance et acceptaient sa présence en bons camarades.

Certains jours, Murad venait en visite et après s'être entendu avec le chef d'équipe tendait quelques billets à Nahël. Ce dernier n'avait pas l'occasion de les dépenser. Aucune boutique n'avait encore ouvert ses portes dans cette lointaine banlieue encore dépeuplée et, par crainte qu'il ne revînt pas, Murad refusait de l'emmener en ville sur sa mobylette.

Aussi est-ce à la fin d'un jour de février, plus précisément le dernier, après deux mois sur le chantier, que Nahël retourna pour la première fois à Tunis. Les ouvriers venaient de repartir en hâte vers l'arrêt de bus. Une longue et froide soirée désœuvrée commençait pour Nahël. Aussi fut-il surpris quand le contremaître pénétra dans son cagibi ouvert aux courants d'air. Il faisait bouillir de l'eau pour le thé. Sans explication l'homme éteignit le petit réchaud

de camping, mit à Nahël sa veste sur ses épaules et l'entraîna vers le camion en le tirant par la main comme le premier jour.

Pendant environ une heure tous deux roulèrent à bord de l'engin ralenti par le poids du godet à l'avant. Nahël ne connaissait pas le but de l'expédition. Sans doute charger des matériaux dans un dépôt de la ville. En dépit du froid, il baissa la vitre pour profiter pleinement de l'escapade, somme toute une distraction dans sa vie monotone. Dans cette grande banlieue en devenir, les friches industrielles alternaient avec les jardins ouvriers, les pavillons encore entourés de parpaings avec les immeubles cernés de grues. Le long de la route quelques jacarandas en fleur bravaient l'hiver. Nahël déchanta quand, arrivé à l'entrée de Tunis, le chef bifurqua sur la voie rapide en direction de la Goulette. Au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient, un arrière-goût amer remontait de son œsophage, comme de la bile. La tristesse d'avoir perdu ses amis dans des circonstances terribles, mais également la honte d'avoir laissé leurs bourreaux sans châtiment. Balloté en tous sens sur le siège passager, il commençait à avoir mal au cœur quand le camion entra dans le port à proximité des cafés où quelques semaines plus tôt le trio se pavanait encore en faisant la manche.

Le contremaître se gara, fit signe à Nahël de patienter, descendit sans couper le moteur. Il se dirigea vers un abri de bois en bordure des quais. Sans frapper, il y entra et referma la porte. Nahël distinguait derrière les vitres embuées trois ou quatre silhouettes, certaines assises d'autres debout. Il décida de prendre son mal en patience. Cependant, au bout de quelques minutes dans le véhicule à l'arrêt, la fumée du moteur diesel rendit l'air irrespirable dans la cabine, il descendit pour s'oxygéner et faire quelques pas.

Sous la légère veste de coton donnée par un ouvrier, il ne portait qu'un T-shirt. Le soleil bas ne dispensait aucune chaleur. Des bourrasques balayaient par intermittence le fronton de mer. Sans s'en rendre compte, en le laissant

ainsi piétiner sur les quais, le chef imposait à Nahël une véritable torture. Chaque recoin lui rappelait les SDF qui avaient partagé avec lui leur misère et qu'en retour il avait menés à une fin tragique. Transi, Nahël courut finalement s'abriter dans un des bars pour y attendre le chauffeur. Avec les quelques pièces qu'il retrouva au fond de ses poches, il paya un café et par précaution se réfugia à l'extrémité du comptoir derrière un empilement de caisses de bouteilles vides. De là, tout en restant à l'écart, il avait vue sur les quais et l'abri, mais aussi sur la salle. Un bon point d'observation, qui cependant le replongea instantanément dans sa vie passée. Un bar, son ambiance si particulière, à la fois accueillante et impersonnelle, anonyme et familière. Nahël n'avait que rarement repensé au Jimi depuis son départ de Villefranche. De la paume il caressa le zinc. Quel naufrage, mais aussi quelle expérience magnifique ! Ici, les consommateurs n'écoutaient certes ni rap ni métal. D'ailleurs, aucune musique dans la salle. Autour des tables, dans un silence uniquement ponctué des sourdes interjections des joueurs, les parties de chkobba s'enchaînaient et rien ne les en distrayait.

Au bout de quelques minutes, sans qu'il sût précisément pourquoi, l'attention de Nahël se fixa sur un homme au comptoir. Comme lui-même, après être entré dans le bar il s'était ébroué pour se réchauffer, avait commandé un café. A part son expression revêche et son collier de barbe typique, il ne se distinguait en rien des autres clients. Cependant, quand il tendit la main vers sa tasse, sa manche se releva, et autour de son poignet apparut le bracelet orange d'une grosse montre de plongée au cadran noir et aux aiguilles dorées. Avec son aspect de pacotille si particulier, cette montre ressemblait de façon troublante à celle que Farida exhibait aux alentours de midi quand elle donnait le signal du départ.

Debout sur le carrelage recouvert de sciure Nahël eut l'impression que son corps se réduisait subitement à une masse de muscles tétanisés. A cinq mètres de lui, à l'autre bout du comptoir, ce quidam était probablement un

des barbus qui avaient violé et égorgé Farida. Un long moment s'écoula avant que Nahël fût capable de tendre le bras et de reposer sa tasse. Si long qu'entre-temps l'inconnu avalait d'un trait son café et quittait le bar.

Aussitôt sur les quais il s'éloigna en direction d'une voiture isolée à une centaine de mètres, près du portail d'entrée des docks. Un coupé aux chromes agressifs, à la carrosserie d'un rouge vulgaire, à la portière passager enfoncée.

Nahël se retrouva dehors sans même se souvenir d'en avoir pris la décision. Il remonta le col de sa veste sur le bas de son visage et emboîta le pas du barbu, scrutant au-delà de ses épaules la voiture qui se trouvait encore à bonne distance. A l'intérieur, même disposition que sur la place le lendemain de la victoire de l'Espérance. Au volant, le Tunisien blessé à Villefranche. Sur le siège passager Salim dont les épaules emplissaient l'habitacle étroit. Et vautre sur la banquette arrière, adossé contre la lunette, Luc qui fumait, un œil sur la jetée. Que faisaient les trois hommes sur les quais ? Peu probable qu'ils soient restés deux mois à Tunis pour Nahël. Ils avaient eu tout le temps d'aller et venir plusieurs fois entre la France et la Tunisie pour leurs trafics. Sans doute procédaient-ils aujourd'hui à un quelconque échange de marchandise. Quoi qu'il en soit la crainte d'être inquiétés sur la scène de crime ne les avait pas dissuadés d'y revenir.

Les battements de son cœur assourdisaient autant Nahël que le fracas des vagues. En même temps, comme à Villefranche, comme s'il se dédoublait, le regard qu'il portait autour de lui demeurait lucide et détaché. Il eut la présence d'esprit de dévier sa trajectoire pour rester éloigné de la Mustang. Décrivant un large cercle il revint plus ou moins sur ses pas. Entretemps le barbu avait atteint la voiture et ouvert le coffre pour y prendre un sac. Nahël continua de remonter la rangée des bars, dépassa celui dans lequel il avait bu un café, se dirigea vers le bulldozer au moteur toussotant.

Dans l'abri, les quatre silhouettes gesticulaient toujours derrière la vitre. Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis que le contremaître y était entré.

Une cinquantaine de mètres séparait Nahël du camion. Son allure était rapide et constante, il marchait la tête froide, le corps tendu, mais sans encore discerner ce qu'il pouvait entreprendre. L'heure de la vengeance semblait venue, mais comment ? C'est alors qu'une ombre apparut à droite de son champ de vision. Celle d'un homme corpulent qui progressait par à-coups maladroits dans l'obscurité. Nahël ne l'identifia qu'au moment où l'inconnu atteignait le bulldozer.

Tout massif qu'il fût Mustafa se hissa d'une seule poussée sur les marches métalliques et se glissa au volant. Comme s'il était habitué à la conduite d'un tel engin sa main droite actionna aussitôt la petite manette près du levier de vitesse. Le godet descendit au ras du sol. Le corps penché en avant le SDF passa la première en force, donna un coup de volant. Dans une brusque secousse le véhicule se mit en branle. Nahël s'était immobilisé sur les quais. Il vit la masse d'acier passer de la pénombre au halo des lampadaires le long des docks. Elle roulait droit sur le coupé des dealers. Le gros moteur diesel rugit par-dessus les sifflements du vent. Dans la voiture, trois têtes se tournèrent d'un même mouvement. Le quatrième homme trébucha et se retrouva assis sur le rebord du coffre, un sac de supermarché à la main.

La seconde suivante, le godet percutait de plein fouet la Mustang côté conducteur, emboutissant carrosserie et portière et la repoussant vers la mer. Le parechoc avant accrocha au passage le bord d'un container et fut arraché comme une aile d'insecte. Prisonniers de l'habitacle, les passagers se jetaient contre les vitres et tentaient de les baisser. Aucun n'y parvint. Salim se lança alors de toute sa masse contre sa portière. Aussi déformée que celle du conducteur elle résista. A l'arrière, Luc brandit son revolver, tira quatre coups à travers la lunette. Le verre éclata en morceaux mais les

balles ricochèrent contre le godet d'acier. La translation de la Mustang repoussée par l'engin de chantier se poursuivit sur plusieurs mètres, jusqu'à l'extrême bord des quais. Nahël s'attendait à le voir piler au dernier moment. Au contraire, Mustafa arc-bouté sur la pédale accéléra encore et projeta le camion dans le vide en même temps que la voiture. Les deux véhicules basculèrent dans l'eau huileuse. Un instant Luc releva la tête vers le ciel et posa les doigts sur une médaille pendue à son cou. Les flots happèrent aussitôt son bras et engloutirent le véhicule et ses occupants. Debout dans la cabine du bulldozer, mâchoire serrée, regard plein de haine, Mustafa sombra avec eux.

Dans le silence qui s'ensuivit, Nahël courut jusqu'au bord du quai. A cet endroit l'eau atteignait une profondeur de plus de cinq mètres. Le vortex qui avait avalé les véhicules se refermait déjà. Aucun des deux ne remontait à la surface. Tous les hommes avaient été entraînés.

Les consommateurs commençaient à sortir des bars et à s'interpeler. Devant la porte de l'abri le chef de chantier tendit les paumes vers Nahël dans un geste d'incompréhension. Ce dernier scrutait toujours les ténèbres dans l'espoir de voir réapparaître Mustafa. Sans prendre le temps de se déshabiller il finit par se jeter à l'eau. Une première fois il tenta d'atteindre le fond sans y parvenir. Il remonta, prit une nouvelle inspiration, replongea. En vain. Il recommença ainsi plusieurs fois mais la visibilité était nulle, il ne parvenait même pas à retrouver de la main la carrosserie du camion. Alors qu'à bout de souffle il s'apprêtait malgré tout à continuer ses recherches le chef de chantier le happa par le col et le remonta sur le quai. Nahël s'effondra. Il reprit lentement sa respiration, puis releva la tête et découvrit les hommes massés autour de lui. La police n'allait pas tarder à arriver. Il se remit sur ses pieds, esquiva l'étreinte du contremaître, s'enfuit dans ses vêtements dégoulinants en direction de la station TGM.

20.

Cette nuit-là, il rêva d'un homme étendu sur le dos dans les toilettes à la Turque d'un bistrot, le cou tordu, la tête immergée sous l'eau infecte. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond. Il ne cherchait plus à se relever. D'autres hommes se tenaient devant la porte, prêts à entrer pour satisfaire leurs besoins naturels, mais aucun ne faisait un geste pour le secourir. Furieux, Nahël se précipitait, les repoussait, se glissait dans le petit réduit et découvrait que le noyé n'était autre que lui-même.

Quand il parvint à s'arracher de ce cauchemar, le jour n'était pas encore levé. Il avait dormi dans la maison des enfants sur la colline, à même les dalles froides de la terrasse. La nuit avait été courte, entrecoupée de crises de panique. Les battements précipités de son cœur le tiraient du sommeil. Il étouffait, se relevait sans comprendre où il se trouvait.

Cette bâtisse abandonnée avait tout de l'ultime refuge. Où pouvait-il aller désormais ? Impossible de retourner dans les rues de la ville, la police le recherchait sans doute, les membres du gang de Tunis devaient s'être juré de le retrouver.

Dans un sens pourtant la situation avait évolué en sa faveur, ses ennemis les plus acharnés étaient éliminés. Mais la disparition de Mustafa sapait le

soulagement qu'il aurait dû ressentir. Le sacrifice du SDF était sublime. Devançant Nahël il avait vengé la mort de Farida. Du même coup, ultime lien du jeune homme avec son père disparu, il l'avait débarrassé de ses poursuivants et lui avait évité d'accomplir un crime qui aurait longtemps pesé sur sa conscience.

Toute la journée, en dépit de sa faim, Nahël resta accroupi sur la terrasse, les bras serrés sur le ventre. Les images de noyés continuaient de le paralyser. Il revoyait les épaules de Salim emplissant l'avant de la Mustang, le geste de Luc à l'approche de la mort, la tête haute de Mustafa au dernier instant.

L'après-midi du second jour, il se tenait toujours prostré sur la terrasse quand des frottements montèrent de la ruelle en bas de la maison. Quelqu'un déplaçait les planches qui doubaient la porte depuis longtemps disloquée. En dépit de sa confusion Nahël avait anticipé ce moment. Il se releva, prêt à accueillir les enfants. Mais les pas sur les marches paraissaient plus légers que ceux des jeunes squatters, aucun de leurs cris ne résonnait dans la cage d'escalier.

D'ailleurs, plutôt que de se diriger vers la terrasse comme l'auraient fait les enfants, le visiteur prit aussitôt sur la gauche vers les pièces intérieures. S'il se montrait discret, il ne cherchait pas pour autant à dissimuler sa présence. Sans doute se croyait-il seul dans la maison. Au bout d'une minute environ, une serrure grinça quelque part, une porte battit contre une cloison. Puis le raclement d'un meuble sur le carrelage. Nahël crut percevoir un fredonnement, comme celui d'une personne qui s'adonne à une tâche coutumière. L'inconnu devait être un familier des lieux.

Filer avant d'être découvert ? Dévaler l'escalier et s'enfuir en bousculant les planches devant la porte, puis courir droit devant ? Nahël figé sur la terrasse ne parvenait pas à se décider. Et s'il se manifestait et tentait

d'expliquer sa présence ? Que risquait-il après tout à part d'être remis à la rue par une personne plus sûre de ses droits ? Ce fut ce parti qui l'emporta. D'un pas feutré, mais sans chercher à ne faire aucun bruit, Nahël laissa sur la gauche la cage d'escalier et pénétra pour la première fois dans la salle dont la porte d'habitude verrouillée bâillait. Il découvrit un espace nu et sombre, sans aucun meuble, au sol de mosaïque verte. Une seconde porte s'ouvrait à l'autre bout. Nahël traversa la pièce à tâtons, s'engagea dans un couloir, s'arrêta sur le seuil de la première chambre à sa droite. Hésitant, il émit un léger tousotement. Au fond, la jeune femme accroupie devant une malle sursauta, bondit sur ses pieds et fit trois pas vers lui. Elle brandissait un spray lacrymogène.

- Non ! s'écria Nahël, une main devant les yeux.

La jeune femme avança encore, bras droit tendu, prête à lui envoyer un jet de gaz.

- Qui es-tu ? cria-t-elle. Que fais-tu là ?

- Nahël. C'est Murad et ses copains qui m'ont dit que je pouvais rester ici.

Elle baissa légèrement la bombe.

- Ca m'étonnerait. Ils ne viennent plus depuis longtemps.

- Peut-être, mais ils m'ont laissé dormir une fois sur la terrasse. Alors je suis revenu hier, je n'ai nulle part où aller.

La jeune femme dévisageait Nahël qui se protégeait toujours de la main. Elle portait un jean et une tunique de lin bleue à manches relevées sur les avant-bras. Bien campée sur ses jambes elle ne semblait pourtant plus sur le point d'actionner son aérosol., Nahël baissa la main, se détendit et tourna instinctivement les yeux en direction de la malle. Outre des piles de tracts, elle contenait une dizaine de téléphones portables, des tablettes, des cartes

Sim, des batteries, et ce qui semblait être un amplificateur 4G. Un véritable attirail d'activiste politique.

- Je sais qui tu es, déclara la visiteuse en se déplaçant insensiblement pour faire écran entre Nahël et la malle. Les cicatrices.

- Eh oui, les cicatrices, soupira-t-il.

- Murad est mon frère. Je me souviens, il t'a placé sur un chantier en banlieue. Tu es son employé en quelque sorte.

- Si tu veux. En tout cas je l'étais jusqu'à il y a quelques jours.

- Il s'est passé quelque chose ?

Nahël hésita un instant.

- La Goulette... prononça-t-il à contre-cœur.

- Quoi, la Goulette ?

- Sur le port, il y a eu comment dire un incident avant-hier.

- L'histoire du bulldozer, tu veux dire ?

- Oui. J'y suis mêlé.

La jeune femme le toisait, le visage toujours fermé.

- Beaucoup de morts, on doit te rechercher.

- Pourtant ce n'est pas moi qui conduisais l'engin.

- Si tu le dis...

Quelques secondes s'écoulèrent. Pour combler le silence Nahël désigna du menton la malle et son contenu en partie étalé sur le sol.

- Ne t'inquiète pas, je n'ai rien vu.

- Tu ferais mieux, répliqua la jeune femme.

Puis elle haussa les épaules, laissa retomber les bras et retourna devant la malle. Sans regarder Nahël, elle déplaça quelques objets avant de saisir une tablette et l'amplificateur, rabattit le couvercle, se releva.

- Dis-moi... reprit Nahël, tu ne vois pas de problème si je reste sur la terrasse ?

La jeune femme passa d'une jambe sur l'autre.

- Mon réseau n'apprécierait pas, finit-elle par déclarer, mais c'est d'accord pour le moment. Après tout, nous sommes un peu dans la même situation toi et moi.

- Je serai discret.

- Vu ta situation, tu n'as pas trop le choix.

- De toute façon, pourquoi voudrais-je te créer tes ennuis ?

- Mais bien sûr, pas un mot de ce que tu as vu à Murad, si par hasard il vient ici.

- Tu peux compter sur moi. Je préfère encore traiter avec toi qu'avec ton frère.

21.

Les premiers jours quand elle quittait la maison, Sonia s'arrêtait un bref instant en haut de l'escalier et son regard croisait celui de Nahël retranché sur la terrasse. Elle n'essayait pas pour autant d'entrer en contact avec lui, ne semblait pas non plus se préoccuper de son sort. Toutefois ses yeux exprimaient moins de méfiance. Nahël croyait même déceler dans son attitude une forme de connivence. Après tout, c'était un peu comme s'ils vivaient ensemble dans une forme de clandestinité.

Lorsqu'elle refermait la porte de la chambre pour téléphoner, sa voix perçait jusqu'au salon, mais il ne se permettait pas de tendre l'oreille. Par égard pour elle, et ne sachant par avance quand elle devait passer, il n'entrait d'ailleurs jamais dans la maison. C'était le territoire de Sonia. De son côté elle ne le sollicita qu'une fois pour tester un post qu'elle s'appropriait à diffuser sur les réseaux sociaux. Nahël n'avait pas vraiment de culture politique, mais le bref échange lui permit de mesurer l'engagement de Sonia. La jeune femme semblait avoir comme lui à peu près vingt-cinq ans et pas de vie de famille, en tout cas pas d'enfant dont elle aurait dû s'occuper. Pour ce que Nahël en voyait, elle vouait son existence à ses activités de militante, en dépit des réels dangers auxquels elle s'exposait. Encore plus qu'au temps

de Ben Ali, la police secrète pourchassait et torturait les opposants. Un bon nombre finissait à Mornaguia, prison de sinistre réputation.

Pour se sustenter, Nahël décida finalement de retourner sur les points de ravitaillement qu'il avait fréquentés avant le chantier. La nuit, il dévalait la colline et fouillait les rebuts alimentaires entreposés à l'arrière des supermarchés. Une ou deux fois, il eut des démêlés avec un vigile mais il le soudoya avec un peu d'argent. Il en vint à faire ses courses comme n'importe quel client, à ceci près qu'il s'approvisionnait dans les poubelles plutôt que dans les rayons et payait au cerbère plutôt qu'à la caisse.

Sonia restait secrète et réservée. Habitude de prudence assurément. Toutefois Nahël se demandait si son aspect physique n'y était pas pour quelque chose. Aurait-elle réagi ainsi face au beau garçon qu'il était avant sa balafre sur le front et son sourcil boursoufflé ? Il comprenait qu'elle ne s'intéressait qu'à son combat, qu'elle était habitée par la révolte et la rage. Sa vie avait-elle été marquée par la dictature plus que celle d'autres Tunisiens ? Une fois seulement, elle fit un geste pour l'aider. Avant de repartir dans les rues, un foulard sur sa chevelure noire, elle déposa en haut de l'escalier un sac contenant des vêtements et une couverture. Ainsi au moins ne manquait-il plus de rien. En outre ses escapades nocturnes lui permettaient de satisfaire ses besoins d'évasion et d'exercice physique. Quand il en revenait il dormait toute la matinée. Les passages de Sonia rompaient la monotonie des après-midis. A son corps défendant il les guettait avec impatience.

Deux semaines s'écoulèrent. En dépit de la distance que Sonia maintenait entre eux, cette période était pour Nahël un répit, une parenthèse. Que pouvait-il espérer désormais ? Un jour ou l'autre, il serait retrouvé, soit par la police soit par les trafiquants. Il préférait ne pas y penser et savourait la trêve qui lui était accordée. Un soir cependant, alors que Sonia était déjà venue et repartie sans lui adresser la parole, Nahël accroupi sur la terrasse

se releva, jeta sa veste sur ses épaules et sortit. Impossible de supporter la réclusion plus longtemps. Il était encore assez tôt. Dans les ruelles qu'il avait dévalées avec Murad, les ouvriers rentraient du travail, remontant la colline à contre-sens, se saluant courtoisement. Aux terrasses les oisifs observaient ce manège en sirotant leur pastis. Nahël ne put résister au désir de flâner dans les petites rues, puis de traverser la médina en rasant les murs. Insensiblement, il se dirigeait vers cette autre colline, celle du Belvédère, où en un temps qui lui paraissait déjà lointain il finissait ses journées en compagnie de son vieil ami.

- Nahël ! s'exclama ce dernier en le découvrant comme naguère assis sur le petit muret.

- Bonsoir, Docteur. Ou dois-je vous appeler autrement aujourd'hui ?

- Tu peux m'appeler Nadur, comme tout le monde. Quelle bonne surprise ! Cela fait si longtemps que je t'attends. Où étais-tu ?

- Vous devez être au courant, je veux dire pour ce qui s'est passé à la Goulette. Depuis je me cache.

Le vieil homme tourna sa figure plissée vers Nahël. Aucune critique, aucun reproche dans son regard.

- Bien sûr que je sais. Je me suis tout de suite douté que tu y étais pour quelque chose. Je sais aussi pour ton ami Mustafa ...

- J'étais là, comme lui, mais je n'ai rien fait. Il est mort pour nous venger.

- Tu serais dans de beaux draps si c'était toi qui avais tué ces hommes.

- J'ai la police et le gang de Tunis après moi, ce n'est pas non plus très brillant.

Nadur marqua un silence songeur.

- Pour cela, dit-il enfin, j'ai peut-être de bonnes nouvelles pour toi.

- Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps !

- A la clinique, j'ai des contacts avec des gens de tous les bords, la pègre comme les officiels. Je me suis renseigné et j'ai appris que ta situation n'est pas aussi désespérée que tu le crois.

- Vraiment ?

- D'abord, les dealers qui sont morts, personne ne les regrette. Ils tentaient de faire du trafic pour leur propre compte et les pontes voulaient depuis longtemps les coincer. Alors, de leur point de vue, bon débarras ! Quant à la police, elle a mieux à faire que de s'occuper d'un règlement de compte entre délinquants. Il n'y a pas d'avis de recherche contre toi.

Nahël en resta sans voix. Par la grâce de cette révélation, ses perspectives changeaient radicalement. Il était venu retrouver son ami en fugitif. Dans un instant, après une fuite de près d'une année, il pourrait le quitter en homme libre

- Il va falloir que tu t'habitues à ta nouvelle condition, conclut son protecteur. Que tu reprennes une vie normale. Je t'y aiderai autant que possible. Mais tout de suite je dois retourner auprès de mes patients.

Toutefois avant de quitter Nahël il lui recommanda de se rendre d'ores-et-déjà au Bar-piment, un cabaret tenu par une de ses amies qui cherchait un homme à tout faire. Qui sait, peut-être pourrait-il avoir la place.

Plein d'espoir Nahël s'y rendit sur le champ. La soirée avait commencé, mais les cabarets vivent la nuit, il n'était pas trop tard. L'établissement se trouvait du reste sur son chemin, dans un quartier résidentiel entre la médina et le Belvédère. Au moment précis où il arrivait dans la ruelle, une silhouette longiligne s'efforçait de hisser des caisses de bouteilles empilées au bas des trois marches qui constituaient le seuil. Nahël s'empressa de proposer son aide.

La silhouette s'avéra être celle d'une étonnante septuagénaire noire. Vacillante sur ses cuissardes fauves, une grosse ceinture en travers de sa veste à col de fourrure, Marie-Luce était à la fois la propriétaire et la tenancière du Bar-piment. Dans sa voix gouailleuse, un mélange de vulgarité et de snobisme. Pourtant, en dépit de son accoutrement et de ses intonations, le charme de la vieille dame opéra tout de suite sur Nahël. Il y fut d'autant plus sensible qu'une fois achevée la manutention, elle se montra accueillante et même chaleureuse.

- Tu viens de la part de Nadur, pas la peine d'en dire plus. Dommage pour tes cicatrices, ça te donne l'air plus méchant que tu ne l'es, mais ça peut être utile après tout.

Le soir-même, Nahël fut engagé à l'essai. Il commença par réapprovisionner le bar, préparer la salle, faire la plonge de la veille. Dès l'arrivée des premiers clients il se tint à l'écart, prêt à aider Marie-Luce en cas de besoin. Elle ne lui demandait pas de faire le service, mais seulement d'apporter au fur et à mesure de quoi préparer les cocktails. Plus tard, il fut aussi amené à reconduire vers la sortie quelques fêtards trop exubérants. L'aube pointait quand tous deux purent enfin s'asseoir sur une banquette dans la salle tout en longueur. Au bout, éclairé par un spot, le coffre laqué d'un piano à queue semblait flotter en apesanteur dans la pénombre.

- J'ai monté cette boîte il y a trente ans avec mon mari. Maintenant qu'il est mort je me débrouille comme je peux.

- Désolé.

- Tu n'as pas à l'être. C'était un bon pianiste, mais un connard fini. Il m'a surtout aidé à claquer le peu d'argent dont j'avais hérité.

- Alors, bon débarras.

- Quant à toi, si tu continues comme ce soir, pas la peine de chercher une autre place.

- En France, j'avais un bar, j'organisais des concerts, mais...

- Ca va, pas besoin de me raconter ta vie. Et ne t'avise pas de croire que tu es indispensable ! Marie-Luce peut très bien se débrouiller toute seule.

- Je m'en souviendrai.

- Une dernière chose. Pour ta jolie petite gueule amochée, on verra quand même avec Nadur s'il peut pas arranger ça.

Autant dire que lorsqu'il reprit le chemin de la maison sur la colline, Nahël n'éprouvait pas la fatigue de la nuit. Chaque enjambée lui semblait une envolée vers un avenir désormais prometteur. Il avait un travail. Il allait de nouveau avoir une vie sociale. Il ne devait plus fuir.

En quelques heures le filet dans lequel il étouffait s'était envolé. Nahël pouvait redevenir l'homme optimiste et entreprenant qu'il était il y a une éternité. Il pouvait flâner dans les rues de la ville soudain familière aussi librement que tout autre passant. Il pouvait même prendre des nouvelles de sa mère et de sa sœur dès qu'il aurait acheté un téléphone. Avec un peu de chance elles lui apprendraient qu'Abdel avait lui aussi renoncé à se venger. Comme il aurait aimé partager son enthousiasme avec quelqu'un ! Dès que Sonia serait dans la maison abandonnée, c'était décidé, il franchirait le pas et irait lui parler.

Dans sa hâte de la retrouver, Nahël avait encore le réflexe de marcher à l'écart des terrasses où les travailleurs matinaux sirotaient leur café. Soudain il s'arrêta. Pourquoi ne pas s'y attabler lui aussi ? C'est alors seulement qu'il savoura pleinement sa rédemption. Il fit demi-tour, choisit une des tables les plus exposées et s'offrit le plaisir simple de commander un café, de badiner avec la serveuse, d'observer les passants, d'échanger des banalités avec les autres consommateurs. Tunis s'éveillait et Nahël n'avait plus à se cacher.

22.

Le Bar-piment n'avait pas la réputation d'être un club à la mode. Il attirait une clientèle d'âge plutôt mûr, séduite par les cocktails que servait Marie-Luce. Elle passait le plus souvent du jazz, parfois du reggae, même si de temps en temps Nahël parvenait à l'orienter vers une musique plus moderne. Mais au fond dans ce bar tenu par une ancêtre, les consommateurs venaient à la recherche d'une atmosphère particulière, anachronique, décalée, à laquelle contribuaient les choix de Marie-Luce.

Les habitués attendaient avec impatience les vieux vinyles qu'elle ressortait quand l'envie lui en prenait. La voix d'Aretha Franklin ou de Sonia Vaughan interrompait le bourdonnement des conversations. Si la salle était comble, certains s'asseyaient dehors sur les marches. Un verre à la main sous les étoiles, ils songeaient à cet autre temps en noir et blanc, au grain précieux.

Nahël portait sur le crâne un bonnet de marin rabattu jusqu'aux sourcils. Pas très confortable quand la chaleur montait, mais dans la lumière tamisée du bar ce subterfuge lui donnait un sentiment d'anonymat et de sécurité. En cachant ses cicatrices, il ménageait aussi la sensibilité des clients. Il commençait d'ailleurs à attirer l'attention de certains et de certaines. Plus d'une consommatrice caressaient rêveusement le zinc du comptoir en le

regardant manipuler avec adresse les bouteilles. Il restait insensible à leurs avances. Tout en reprenant peu à peu pied dans un monde qu'il connaissait, il gardait encore ses distances. L'impression d'irréalité qu'il avait plusieurs fois éprouvée les mois précédents persistait. Bien sûr, il appréciait sa liberté retrouvée, bien sûr il se réjouissait de tout ce que pouvait lui apporter sa nouvelle condition. Il avait tout de suite fait l'acquisition d'un portable et renoué avec ses réseaux. Il avait téléphoné à sa mère et à sa sœur et avait pu les rassurer. Leurs pleurs l'avaient bouleversé et lui-même n'avait pu retenir ses larmes. Pourtant dans une certaine mesure il continuait à se comporter, même avec elles, comme le spectateur de sa rédemption. Il n'avait pas perdu son âme de fugitif. La fuite et le danger l'avaient marqué de façon indélébile et dans cette expérience une seule personne lui paraissait encore proche de lui.

A la fin de la nuit, ses pas le portaient vers la maison que Sonia emplissait de ses mystères. Il dormait toujours sur la terrasse. Il s'y était aménagé un coin un peu plus accueillant avec un tapis de sol et des coussins, mais le confort restait spartiate. En se couchant dans les rumeurs de l'aube, il se demandait chaque matin pourquoi il revenait s'étendre sur les dalles de pierre, alors que Marie-Luce lui proposait d'occuper une chambre au-dessus du bar. Mais indéniablement la proximité de Sonia le réconfortait, comme celle d'une complice, d'une âme-sœur, et quand il fermait les yeux, c'était avec elle qu'il s'enfonçait dans le sommeil.

Pourtant le comportement de la jeune femme n'avait pas changé à son égard. Elle savait qu'il n'était plus poursuivi, qu'il pouvait mener une vie normale et l'en avait félicité. Peut-être se questionnait-elle sur les raisons de son séjour prolongé dans la maison mais elle ne lui en fit jamais la remarque. Elle continuait de le saluer du haut des escaliers de pierre quand elle arrivait ou repartait.

Plusieurs fois Nahël frappa à la porte de la chambre en gardant son bonnet rabattu sur le front, espérant que cet artifice lui serait favorable. Elle ne sembla pas plus qu'avant succomber à son charme. En revanche, il remarqua ses traits tirés, ses gestes brusques, presque exaspérés. Il était manifeste que quelque chose la préoccupait.

Au fil des semaines elle passait de plus en plus de temps dans la maison. Un jour elle avoua à Nahël que son réseau était dans le collimateur de la police. Une autre fois, elle évoqua des flash-mob organisés dans la périphérie de Tunis. Elle luttait ouvertement contre un gouvernement qui restreignait la liberté d'expression. Son blog mobilisait un nombre croissant de followers. Compte tenu du régime en place, c'était suicidaire. Était-elle vraiment consciente de ce que risquait de subir une jeune femme entre les mains des barbouzes ? Nahël ne pouvait contenir son inquiétude quand elle tardait, ou pire, quand elle ne paraissait pas de tout l'après-midi. Dans ce cas, la nuit suivante lui semblait interminable et au retour du bar il ne pouvait s'endormir avant d'entendre la porte du bas grincer.

Quelle vie menait la jeune fille en dehors de son action clandestine ? Il se l'imaginait dans les rues, vêtue comme elle l'était presque toujours d'un jean pattes d'éléphant et d'une tunique échancrée aux motifs fleuris. Habitait-elle chez ses parents avec ses frères et sœurs ? Cette option excitait moins la jalousie de Nahël. Si elle vivait seule, difficile de ne pas lui prêter des liaisons, des amours. Non, elle devait être étudiante et avoir pour mère une vraie moukhère possessive, avec les doigts couturés de volutes mauves. La grosse femme en djellaba - elle était indubitablement forte - la préservait des incursions masculines. Néanmoins elle accueillerait bien évidemment un prétendant comme Nahël les bras ouverts !

Murad qu'il croisa et questionna un après-midi à proximité de la maison resta évasif. En quelques mois, l'adolescent paraissait avoir vieilli de deux ans. Le coiffeur avait assagi sa touffe de cheveux et ses traits pâles s'étaient

allongés. Sa figure correspondait davantage à celle d'un lycéen mais on peinait toujours à y lire le moindre scrupule.

- Dis-donc, dit-il à Nahël après les salutations. Heureusement que tous mes employés ne quittent pas le boulot comme toi.

- Désolé, patron, ce n'était pas prévu. Un accident.

- Je crois que j'ai deviné. Tu as de la chance de pas avoir fini les pieds dans un bloc de béton.

- A qui le dis-tu !

- Enfin, tes problèmes avec les dealers, c'est pas les miens. Mais tu m'as laissé en plan pour le chantier, tu me dois quelque chose.

- Tu ne vas pas me réclamer des arriérés quand même !

Sentant monter l'envie de gifler le garçon Nahël détourna la conversation.

- Tu sais que je dors dans la maison. Mais tu t'en fous, hein, vous n'y venez plus avec tes copains.

- Ouais, tu as de la chance que ma sœur soit d'accord. Peut-être d'ailleurs qu'elle se dit que c'est mieux qu'il y ait quelqu'un pour monter la garde.

- Justement, ta sœur...

- Quoi, ma sœur ?

- Eh bien, tu ne trouves pas qu'elle joue un peu avec le feu ?

- Ma sœur, figure-toi, elle n'en fait qu'à sa tête.

- J'ai remarqué. Mais tes parents, quand même. Elle vit toujours avec vous ?

- Je vois pas en quoi ça te regarde. Mais oui.

- Qu'est-ce qu'ils en disent ?

- Mon père travaille sur les docks. Il est délégué syndical et il a été en prison pour ça. C'est même lui qui lui a filé le virus.

- Pas à toi apparemment.

- Heureusement qu'il reste un peu de bon sens dans la famille.

La discussion n'empêcha pas Nahël de continuer de s'inquiéter. Cependant apprendre que Sonia comptait sur sa présence pour éloigner les malveillants lui redonna confiance. Il parvint deux ou trois fois à la retenir sur la terrasse et à parler avec elle. Les après-midis devaient être longues pour elle aussi quand elle restait dans la maison. Le besoin de marcher et de se changer les idées la faisait sortir de la chambre. Nahël entendait ses pas dans le salon et l'appelait. Grâce au petit réchaud qu'il avait acheté, il pouvait faire bouillir de l'eau et lui offrir un thé. Il n'y avait pas de fauteuil. Tous deux se retrouvaient assis côte-à-côte sur les talons contre le mur de la terrasse face à la colline.

Le cœur de Nahël tambourinait. Sa voix chevrotait. Sonia perdue dans ses pensées ne semblait pas y prêter attention. Pourtant, dans le silence et les gestes partagés, Nahël sentait qu'un fil invisible se tissait entre eux. Alors il s'apaisait et savourait secrètement leur complicité muette.

23.

L'obscurité transformait la médina en un labyrinthe de venelles inquiétantes. L'éclairage public était sommaire. Plus d'une fois Nahël buta sur des débris amassés sur le trottoir, il reprenait ensuite de la vitesse pour ne pas se laisser distancer, fixant à quelques mètres devant lui les minces épaules de Sonia qui montaient et descendaient au rythme de la course. Son jean large ne la gênait pas. Peut-être était-ce pour cette raison, pour pouvoir s'enfuir d'un instant à l'autre, qu'elle s'habillait ainsi, dans un style un peu grunge. De temps en temps, sans s'arrêter, elle tournait la tête et lui lançait un bref regard, comme étonnée de le retrouver encore derrière elle.

En quittant la maison, dès qu'il eut repoussé les panneaux de bois au bas des escaliers, il avait foncé vers la gauche et Sonia lui avait emboîté le pas. Nahël ne connaissait qu'un itinéraire pour sortir de Mellassine. Sans se concerter, ils s'étaient tous deux mis à courir. Ils n'emportaient presque rien. Nahël se retournait sans cesse pour s'assurer qu'elle ne faiblissait pas, mais de toute évidence elle le suivait sans effort. Son souffle restait régulier. Sa foulée élastique. En dépit du danger son visage gardait l'expression concentrée d'une joggeuse. Quand ils atteignirent la quatre-voies à la limite du quartier, elle la franchit d'une traite sous les phares d'une voiture. Nahël hésita un court instant, gêné de se retrouver en terrain découvert dans la

lumière jaune des lampadaires. Alors que la circulation était fluide, il faillit être percuté par un scooter. Le chauffeur fit une embardée, l'insulta. Nahël trébucha sur quelques mètres avant de rejoindre le trottoir d'en face. Sonia avait déjà pris vers la droite dans la rue El Zaouqui. Dès lors ce fut elle qui ouvrit la voie.

Il était environ trois heures du matin quand ils avaient quitté la maison. Une demi-heure plus tôt, Nahël servait encore les clients du Bar-piment. Murad avait soudain surgi en haut des trois marches et s'était affalé sur le comptoir. C'était la première fois qu'il entraînait dans le bar, la première fois aussi que Nahël lui voyait une telle figure décomposée.

- Ils sont après moi, lâcha l'adolescent. Mais c'est elle qu'ils cherchent, va la prévenir, elle est dans la maison.

Nahël n'avait jamais franchi aussi vite les deux kilomètres qui séparaient le bar de Mellassine. Comme l'avait annoncé son frère, Sonia s'y trouvait, les nerfs à vif dans la petite chambre.

- Il faut y aller, avait crié Nahël. J'ai vu Murad, tu n'es plus en sécurité ici.

Elle ne lui avait donné aucune explication sur sa présence inhabituelle dans la maison à cette heure de la nuit. De toute façon, puisqu'elle était là, c'était forcément qu'elle se savait menacée. Elle avait saisi un petit sac à dos et s'était dirigée vers la terrasse avec une brassée de papier. En dépit des supplications de Nahël, elle avait pris le temps d'y mettre le feu, avait attendu que les flammes faiblissent. Puis elle avait commencé de descendre l'escalier, le sac à l'épaule. Nahël l'avait rattrapée.

- Sais-tu au moins où aller ?

- Un cargo part à cinq heures d'El Mallaha pour Marseille. Mon père a tout prévu.

- Je t'accompagne jusque-là.

- Est-ce que tu comprends ce qui t'attend si la police nous trouve ensemble ?

Sans répondre Nahël avait fini de descendre les marches.

Dans la médina, passée la quatre-voies, Sonia évita les artères principales. Ils croisaient peu de piétons, mais elle ne prenait aucun risque. Connaissant bien la ville, elle s'orientait vers l'ouest en suivant un itinéraire tortueux. Les rues montaient et descendaient sans la ralentir. Ils couraient en plein milieu de la chaussée déserte. Hors de question de s'arrêter pour reprendre son souffle. Bientôt, ils quittèrent le cœur de la cité et continuèrent sur un terrain plus plat près du marché central. Trois employés municipaux interrompirent leur balayage. En les dépassant, Nahël vit l'un d'eux saisir son téléphone et le porter à l'oreille sans les lâcher du regard.

Sonia poursuivit dans la même direction, parallèlement à l'avenue Habib Bourguiba. En dépit de l'heure les voitures et les camions de livraison commençaient à circuler. Les fuyards bondissaient sur les trottoirs, frôlaient les commerçants les plus matinaux devant leur étal. Nahël ne quittait pas des yeux le dos de Sonia. Elle courait décidément comme une athlète, les mouvements des bras et des jambes coordonnés, précis comme ceux d'un pendule. Quand il se rapprochait d'elle, Nahël entendait sa respiration régulière. Il s'efforçait d'y ajuster la sienne. Trois inspirations, quatre expirations.

Au vrombissement d'un moteur derrière eux ils se retournèrent d'un même mouvement. Une voiture de police descendait la rue à tombeau ouvert. Un instant, Nahël espéra qu'elle n'était pas lancée à leur recherche. Un coup d'œil derrière le pare-brise le détrompa. Deux agents en uniforme bleu. Le passager, un micro à la main, les désignait au chauffeur. L'employé municipal avait bien fait son travail. La chasse était ouverte. La voiture les dépassa et se rabattit en dérapage contrôlé.

Sonia avait déjà viré sur la gauche dans un passage trop étroit pour la voiture. Par chance, la chaussée suivait deux courbes successives. Le temps que les policiers sortent de leur véhicule, les coureurs étaient déjà hors de vue. Sonia s'engagea dans une rue à contresens de la circulation. Nahël reconnut le quartier, peu éloigné de la gare TGM. El Mallaha, leur destination, était à quelques kilomètres de la Goulette, de l'autre côté du lac, le train était donc le seul moyen pour s'y rendre sans voiture.

Aucun obstacle devant eux. Le trottoir était désert. Dans cette artère résidentielle, les commerces ouvriraient plus tard, des bijouteries, des boutiques de vêtements, de téléphones. Sonia allongea les foulées. A environ cinq cents mètres, Nahël aperçut avec soulagement le petit bâtiment bleu et blanc.

Un train stationnait sur le quai, prêt au départ. Ils enjambèrent les portillons et s'engouffrèrent dans le premier wagon. Devant la gare, un SUV de police banalisé fit irruption dans un crissement de pneus, gyrophare sur le toit. Heureusement le train s'ébranla aussitôt. Sonia se rencogna sur son strapontin et Nahël assis près d'elle reprit son souffle en guettant la voiture. Elle effectua un demi-tour en arc de cercle, prit la route parallèle aux rails qui menait à la Goulette.

- Tiens-toi prêt, lâcha Sonia. Nous n'allons pas rester longtemps.

Puis, quelques secondes plus tard, comme le battement cadencé des essieux les forçait au répit.

- Je ne sais pas pourquoi tu fais ça, Nahël. Tu aurais bien mieux fait de rester à l'écart.

Nahël se contenta de hausser les épaules. Après tout, ne fuyait-il pas depuis près d'un an ? Dans ce premier wagon du matin, ils étaient les seuls passagers. Il se souvenait des trajets avec Mustafa. Un passé déjà lointain. Il se tourna, admira le lac de l'autre côté de la vitre. Une surface opaque qui

miroissait dans les prémices de l'aube. Sur la voie rapide entre les rails et l'étendue d'eau, le SUV les avait rattrapés et se maintenait à hauteur du train. L'un des quatre policiers en civil, voyant que Nahël les observait, joignit les doigts vers le ciel en le regardant fixement. En effet, que pouvaient attendre Sonia et Nahël sinon d'être capturés ? Inévitablement à la première station le train s'arrêterait et les policiers n'auraient qu'à les cueillir.

Pourtant, ils venaient juste de passer sous le pont suspendu de Radès quand Sonia actionna la sonnette d'alarme. Quelques secondes plus tard le train pilait. Sonia replia le genou contre la poitrine, posa le pied sur la poignée, poussa d'un coup sec. Le mécanisme céda dans un soupir et la porte s'ouvrit. Sonia sauta sur le ballaste, Nahël à sa suite. A trois cents mètres à vol d'oiseau, le SUV s'immobilisa sur le bas-côté, warnings clignotant dans le trafic clairsemé. Il avait largement dépassé la bretelle d'accès à El Mallaha. Sans tenir compte des autres véhicules, les policiers sortirent du SUV et se précipitèrent vers la rambarde. En contrebas, entre eux et les fugitifs, serpentait le long huit de bitume qui menait au viaduc, en surplomb de la zone portuaire.

L'ouvrage traversait d'abord un étang large d'environ deux cents mètres. Sonia et Nahël qui se trouvaient près de l'eau, en-dessous du viaduc, coururent jusqu'au premier pilier de béton. Là, ils découvrirent une échelle métallique qui permettait d'accéder à un bloc de contrôle sous le tablier. Ils l'escaladèrent, dépassèrent le bloc, se rétablirent sur le pont.

Ils reprirent la course comme s'ils ne l'avaient pas interrompu. Toutefois le court trajet en train leur avait permis de recouvrer des forces. Nahël parvenait mieux à réguler son souffle. De toute façon, ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de leur but. Devant eux, au bout des parcs industriels, le champ sombre de la mer. Sur leur gauche, un hallucinant damier de containers rangés à l'infini comme des pions. Difficile de comprendre

comment ces cubes entassés étaient arrivés là, ni comment ils en sortiraient. Sur la droite, le pont enjambait une alternance de mares et de sablières.

Sonia et Nahël suivaient la bande d'arrêt d'urgence. A intervalle régulier des voitures déboîtaient dans leur dos. Découvrant au dernier moment les piétons dans la lumière naissante du jour les chauffeurs les doublaient en klaxonnant. Certains, furieux, se penchaient à la vitre pour les injurier. A la hauteur d'une série de haubans, Sonia traversa finalement la voie et sauta par-dessus la balustrade de la bande centrale. Elle attendit Nahël, franchit la seconde balustrade, coupa droit devant elle. Elle se retrouva ainsi de l'autre côté du pont. Quand Nahël la rejoignit, elle lui montra du doigt le toit d'un container à quatre mètres en contrebas. Il lui tendit la main. Elle s'y accrocha, se laissa pendre sous la structure de béton, se balança un instant et retomba pieds joints sur la surface rouillée du container. La descente solitaire de Nahël fut plus délicate mais il parvint à rejoindre Sonia sur le toit. Pour gagner la terre ferme il leur fallut encore se coucher à plat ventre, empoigner une crémone et se laisser glisser l'un après l'autre.

Sonia ouvrit son petit sac à dos d'où elle sortit son téléphone. La bombe défensive avec laquelle elle avait menacé Nahël le premier jour pointa dans l'entrebâillement.

- Tu permets ? demanda-t-il en s'en saisissant sans attendre de réponse.

Elle se détourna en composant un numéro sur le clavier.

- C'est Sonia, la fille d'Amzat, prononça-t-elle. Dans quinze minutes.

Ils se remirent à courir entre les containers. Les parois métalliques arboraient toute sorte de couleurs, bleue, rouge, verte, noire, mais toujours un aspect gaufré et corrodé. On aurait pu les croire laissés à l'abandon dans un cimetière de fret maritime. A cette heure aucun docker, aucun chariot élévateur. Ce n'est que bien plus loin, en direction de la rade, que s'élevaient les premiers fracas de l'activité portuaire, les sonneries, les cliquetis, les

heurts et de mystérieux claquements qui semblaient provenir d'un engin monstrueux.

Soudain, alors qu'ils ne se concentraient plus que sur cet objectif, une détonation retentit. L'impact de la balle grava une étoile dans l'acier d'un container. Par réflexe Nahël saisit Sonia à l'épaule et l'attira vivement contre lui. Ils rasèrent la tôle, virant dans une nouvelle travée. Une seconde détonation résonna entre les cubes. Un instant, les fuyitifs ralentirent, hésitèrent. Pour la première fois la peur troubla le regard de Sonia. Ils repartirent, d'abord à droite, puis à gauche, zigzaguant au hasard entre les blocs, mais si ces détours les dérobaient à la vue des poursuivants, ils les ralentissaient aussi. Les tireurs allaient les rattraper. Sonia et Nahël détalait maintenant comme dans une souricière. Combien de temps encore avant de prendre une balle dans le dos ?

Ils venaient de bifurquer après un énième container quand soudain Nahël se laissa distancer.

- Continue, lâcha-t-il. Ce n'est pas moi qu'ils cherchent. Fonce !

Et comme la jeune femme ouvrait la bouche pour répliquer il la repoussa brusquement. Elle tituba, se redressa, mais reprit finalement de la vitesse et Nahël la vit disparaître dans le corridor formé par les tôles bigarrées.

A l'opposée montait le martellement assourdi d'une course sur le sol sablonneux. Un seul homme. Nahël roula à terre. Accroupi dans l'angle d'un container, il attendit. Le martellement était maintenant parfaitement audible. Nahël compta. Un, deux, trois, quatre... et il se propulsa en avant. Ses bras encerclèrent les deux jambes qui passaient à sa portée. Il les plaqua contre sa poitrine. Le policier bascula, le revolver droit devant lui. Il était corpulent, souple, puissant comme un phoque. D'une main Nahël accrocha le bras armé, de l'autre il saisit la bombe lacrymogène de Sonia dans sa poche. Le canon remontait inexorablement vers lui, il se rapprochait de sa tempe quand

le policier reçut la giclée de gaz en plein visage. Son corps eut un soubresaut, il rua, toussant et crachant, la tête déportée vers arrière. Nahël avait déjà lâché la bombe. Il plaquait ses narines et ses yeux contre la veste de son adversaire pour échapper à la brume asphyxiante qui se répandait autour d'eux. Il s'arcbuta, les deux mains sur le canon encore chaud, égrenant de nouveau les secondes, comme si compter était vital. A dix il s'écarta. L'homme suffoquait toujours, mais le gaz se dissipait. Nahël affermit sa prise sur le canon et lui arracha le revolver des mains. Il le lança à la volée sur le toit du container. A terre le policier jurait en se frottant les paupières. Nahël l'enjamba pour scruter la travée d'où il était arrivé. Aucun nouveau bruit de course.

Il repartit en sprint. Ses foulées étaient maintenant plus courtes, plus rapides, il n'essayait même plus de réguler son souffle. Il devait rejoindre Sonia.

Elle l'attendait à l'entrée des docks. Posant la main sur son bras elle le retint et l'entraîna vers la gauche en le soutenant par l'épaule. Ils chavirèrent ensemble sur environ deux cents mètres, serrés l'un contre l'autre comme un couple pris de boisson. Ils dépassèrent une dizaine de navires marchands, s'arrêtèrent devant la haute silhouette d'un cargo qui tanguait sur l'eau noire. Devant l'embarcadère, le marin vieillissant qui faisait le guet identifia tout de suite Sonia mais il frotta sa barbe blanche en observant Nahël. Puis il hocha la tête et les précéda sur la passerelle. Tous trois suivirent un couloir qui serpentait dans le ventre du navire, tout en courbes et en goulots. Arrivés en haut d'un escalier particulièrement étroit, ils le descendirent l'un à la suite de l'autre en se retenant aux parois, marchèrent ensuite dans les relents de gasoil des soutes. Au bout d'une vingtaine de mètres le vieux marin s'arrêta devant une porte de métal rouillé. Il la fit pivoter sur ses gonds et d'un geste leur fit signe d'entrer.

Dans la faible lueur d'une lampe de poche posée à même le sol quatre ou cinq personnes attendaient en silence. Accroupies ou assises en tailleur elles semblaient plus recueillies qu'effrayées. Quelques chuchotements de bienvenue montèrent quand on fit place aux deux nouveaux arrivants. La porte se referma, la lampe n'éclairant plus que le bas des faces blanches et noires. Sonia et Nahël commencèrent comme les autres à guetter les signaux précédant l'appareillage.